

XINRAN

# L'ENFANT UNIQUE

Traduit de l'anglais  
par Françoise Nagel



*Éditions  
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

*Chinoises*

*Funérailles célestes*

*Baguettes chinoises*

*Mémoire de Chine*

*Messages de mères inconnues*

Titre original : *Buy me the Sky*

© 2015, Xinran Xue

© 2016, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction française

Mas de Vert  
B.P. 20150  
13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © Corbis – Design by Two Associates

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : M.-C. Raguin, [www.adlitteram-corrections.fr](http://www.adlitteram-corrections.fr)

ISBN : 978-2-8097-1137-0

*A mes filleuls, pour leur amour et leur gentillesse,  
qui sont comme des frères et des sœurs pour mon fils  
Panpan (Yibo).*

一个孤独的时代造就了一代孤独的人，  
他们在拥有的海洋中孤独地守着自我。  
在大陆和海洋的孤岛之间构筑隧道和桥梁，  
正是今天中国的独生子女们在做的事情——

*Une ère de solitude a créé une génération de personnes  
seules,  
Solitaires, elles veillent seules sur elles-mêmes dans une  
mer d'abondance.  
Construire des tunnels et des ponts entre les îles isolées  
et le continent,  
C'est ce que font les fils et les filles uniques  
d'aujourd'hui.*

XINRAN



## *Sommaire*

Introduction .....	9
1. Du Zhuang .....	27
2. Hironnelle Dorée .....	75
3. Aile .....	113
4. Lis .....	147
5. Lune .....	173
6. Brillante .....	201
7. Bois de Feu .....	235
8. Scintillante .....	263
9. Poisson Volant .....	287
10. Mes « professeurs » .....	315
Conclusion .....	351
Annexe I : La politique de contrôle des naissances en Chine .....	361
Annexe II : Le <i>Dizigui</i> .....	363
Annexe III : The Mothers' Bridge of Love (MBL) .....	375
Remerciements .....	377



## *Introduction*

Depuis que je suis venue vivre en Grande-Bretagne en 1997, j'essaie dans la mesure du possible de retourner en Chine deux fois par an, afin de mettre à jour mes « connaissances ». Car les immenses bouleversements qui se produisent en Chine aujourd'hui dépassent de très loin tout ce qu'il est possible de trouver dans les manuels scolaires et les documents historiques. L'évolution du pays tout entier, de l'expansion économique phénoménale à la transformation de la société et aux changements continus et surprenants qui s'opèrent dans les relations entre les gens, tout s'est conjugué pour donner naissance à une société qui avance avec une rapidité sans précédent. En Chine, les gens, les événements, les choses, bougent tellement qu'on dirait qu'ils se fragmentent à la vitesse de la lumière. Je sais que si je n'actualise pas mon « éducation », je me retrouverai suspendue dans l'espace et le temps de ce que mon fils appelle la « Chine ancienne ».

Presque chaque fois que mon fils, Panpan, se rend en Chine, que ce soit pour faire du bénévolat dans les campagnes reculées, voyager à bord d'un train ordinaire

pendant une vingtaine d'heures (ce qu'il fait souvent pour apprendre à mieux connaître la Chine) ou rendre visite à des amis et à de la famille en ville, il revient avec une foule de nouvelles questions. Pourquoi y a-t-il une si grande disparité entre les villes et la campagne? Comment différents endroits d'un même pays, gouvernés par les mêmes dirigeants, peuvent-ils être distants de plusieurs décennies? Comment s'y retrouver, dans tous ces changements qui se produisent en Chine? Qui sont les plus représentatifs du peuple chinois aujourd'hui? Les cols blancs qui font la navette entre les villes et les aéroports? Ou les paysans et les travailleurs migrants, qui se déplacent à pied de village en village et sont ballottés entre les gares routières? Si la Chine est un pays communiste, pourquoi les paysans pauvres ne bénéficient-ils pas de mesures de protection sociale pour ce qui concerne la naissance, la maladie et la mort? Et s'il s'agit d'un pays capitaliste, pourquoi l'économie est-elle dirigée par un gouvernement de parti unique? Lui-même fait-il seulement partie des Chinois de souche? Dans de pareils moments, j'ai envie de lui plaquer une main sur la bouche! Il est tout simplement impossible de lui fournir des réponses satisfaisantes. En toute honnêteté, je ne sais même pas où il *pourrait* les trouver. Mais pour autant, je ne dois pas renoncer à les chercher, non seulement pour lui, mais aussi pour moi-même, en tant que fille de Chine et mère chinoise.

Au cours de l'été 2010, je me suis rendue une fois de plus en Chine pour mettre à jour ma « connaissance de la mère patrie » et effectuer des recherches pour ce livre. Je suis retournée dans une ville que je n'avais pas vue depuis vingt ans : Harbin, la capitale du Heilongjiang, la province la plus septentrionale de Chine. La première fois que j'avais visité Harbin, c'était en 1991, lors d'un voyage éclair que j'avais effectué pour me documenter sur la communauté juive de la ville. Les dynasties Jin et



Qing sont l'une et l'autre originaires de Harbin. En 1115, la dynastie Jin établit sa capitale dans ce qui est aujourd'hui le district d'Acheng. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Harbin était encore composée d'une douzaine de villages blottis les uns contre les autres, totalisant seulement 30 000 habitants. Cependant, tout cela devait changer avec le développement rapide des moyens de transport, du commerce et de la population. Avant l'achèvement de la construction du chemin de fer de l'Est chinois, réalisé entre 1896 et 1903 pour relier la Sibérie à Vladivostok en passant par la province du Heilongjiang, Harbin était déjà un embryon de ville moderne. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, elle était devenue un port de commerce international, comptant 160 000 ressortissants de trente-trois pays différents et seize consulats.

J'ai toujours eu l'impression qu'au cours des cent dernières années de l'histoire de la Chine, bien avant la politique de réforme et d'ouverture de 1980, Harbin était un lieu de rassemblement pour les immigrants. Neuf personnes sur dix, semblait-il, venaient d'ailleurs. La ville était également un important carrefour où se retrouvaient des descendants d'explorateurs, des vagabonds fuyant la guerre ou cherchant du travail et des milliers de prisonniers évadés en quête d'un asile. Depuis la fin de la dynastie Qing, des milliers et des milliers de juifs sont arrivés à Harbin par le Transsibérien, fuyant les pogromes d'Europe et de Russie, faisant de la ville la plus grande communauté juive d'Extrême-Orient. Avec les immigrants chinois venus des quatre coins du pays, les juifs de Harbin ont contribué à façonner un siècle d'histoire de la ville.

La Harbin de 2010, à l'instar des 600 et quelques autres villes chinoises, se hâtait de se métamorphoser en un ensemble de gratte-ciel fortement peuplés, elle était en plein essor commercial et déterminée à ignorer le caractère spécifique de la colonie d'origine et à rejeter son style traditionnel. Ce même empressement à uniformiser les

espaces de vie détruisait également le cachet original et les vieilles traditions russes, les anciennes coutumes juives, ainsi que les modestes ateliers et échoppes animés de la ville. Seuls quelques endroits portaient encore la marque des ans : les mosquées situées de façon incongrue dans des rues bruyantes, appelant d'une voix fière à la prière plusieurs fois par jour ; la cathédrale Sainte-Sophie entourée de tous côtés par des centres commerciaux en rangs serrés ; et la rue Centrale, regorgeant d'enseignes écrites en alphabet latin. Au milieu de ces constructions, la rivière Songhua assistait en silence aux mutations opérées dans la géographie et les coutumes de la ville, transmettant sa culture fluviale au fil des générations. En hiver, des familles entières d'Harbinais se ressemblaient pour admirer les lanternes de glace. En été, ils allaient canoter sur la rivière, bavardant et chantant et dansant en un bouillonnant torrent d'humanité. La rivière Songhua a été la salle de classe où j'ai appris à comprendre Harbin.

C'était un réel plaisir pour moi de flâner tranquillement parmi ses habitants, de les regarder parler et bouger, de m'arrêter de temps en temps pour poser respectueusement des questions à des personnes âgées (même si elles les trouvaient idiotes). Je me rappelle en particulier avoir vu un jour quelque chose qui m'a frappée par sa nouveauté. Six personnes, appartenant à trois générations différentes, entouraient une enfant, qu'elles contemplaient attentivement. Les passants se tordaient le cou pour regarder et entendre les accents flûtés du bout de chou de trois ans qui commençait tout juste à parler.

— Maman, achète-moi la rivière ! dit la petite d'une voix zézayante.

D'une main, la fillette agrippait les doigts de sa mère, de l'autre elle désignait la rivière Songhua.

— Maman, je veux cette rivière, achète-moi cette rivière, répéta-t-elle d'un ton déterminé.

La jeune mère essaya de la calmer.

— Mais mon cœur, on ne peut pas acheter cette grande rivière!

Derrière la mère et la fille, quatre personnes âgées, sans doute les grands-parents, discutaient à voix basse.

— Ne dis pas ça, ce n'est pas que tu n'as pas les moyens, c'est qu'il n'est pas possible de l'acheter.

— Ne contrarie pas cette enfant, dis-lui que nous l'achèterons quand elle sera grande. N'est-ce pas une bonne idée?

— Oui, dis à cette petite mignonne de demander à son père comment on achète une rivière.

— *Aiya*, en faisant ça, est-ce que vous ne lui apprendrez pas à croire aux mensonges dès son plus jeune âge?

— Que connaît-elle, cette chère petite, du vrai et du faux? Contentez-vous de lui faire plaisir, quand elle sera grande, elle ne voudra plus acheter de rivière!

— Taisez-vous tous, écoutez ce que dit notre petit trésor!

Les chuchotements cessèrent brusquement, tout le monde fit silence, comme pour écouter un décret impérial.

— Alors, je veux acheter une étoile dans le ciel! réclama la petite fille de sa voix enfantine.

Je ne me suis pas arrêtée pour en entendre davantage, aussi n'ai-je jamais su si la fillette avait d'autres exigences. Mais je n'ai pas réussi à comprendre les propos de ces vieilles personnes ni le sérieux avec lequel elles avaient considéré les naïves prétentions de leur petite-fille. Ce soir-là, j'ai téléphoné à une amie et ne lui ai pas caché mes sentiments à ce sujet. Mais, à ma grande surprise, elle n'était pas du tout d'accord avec moi.

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire? a-t-elle demandé. Une fois, mon petit-fils de quatre ans et demi a fait toute une histoire parce qu'il voulait la lune. Ça a duré des jours et des jours, jusqu'à ce que ma belle-fille achète un abat-jour en papier japonais et lui raconte une

histoire, comme quoi la lune avait envoyé son enfant chez nous pour qu'il joue avec. Pour lui faire plaisir, toute la famille a invité les enfants de la lune à venir nous rendre visite, et nous nous sommes retrouvés à acheter des tas de lanternes. Du coup, quand des gens de ma ville natale sont venus me voir, ils ont cru que nous étions en deuil, à cause de toutes ces lanternes blanches. Tu n'y peux rien, Xinran. Ces rejets uniques sont plus précieux que l'or.

— Mais si l'enfant se met à vouloir posséder la mer ou le ciel ?

Je ne savais pas ce qui me poussait à essayer de la contrarier.

— Qui sait ce que nous ferions...

C'était comme si un trou noir, du genre dont Hawking, Thorne, Preskill et leurs semblables discutent continuellement, formé par le poids des réponses que nous ne pouvions trouver, était tombé entre nos deux mondes, aux deux extrémités de la ligne téléphonique, nous plongeant toutes deux dans le silence.

En fait, ce trou noir de silence a déjà aspiré d'innombrables familles d'enfant unique, qui toutes se creusent désespérément la cervelle pour y chercher des idées, moi y compris, étant moi-même mère d'un enfant unique. En élevant nos « seuls et uniques », nous vivons jour et nuit dans la crainte d'un accident improbable. A mesure qu'ils grandissent, nos « seuls et uniques » semblent créer leurs propres trous noirs, pompant toute l'énergie environnante, épuisant les parents que nous sommes, nous qui étions au départ si pleins de vigueur, de détermination et d'ardeur, sans pour autant nous délivrer de nos inquiétudes. Nous nous demandons sans cesse : « Notre "seul et unique" est-il heureux et en sécurité ? » Avec nos enfants, nous avons écrit un chapitre « seul et unique » dans les livres d'histoire de la Chine, un trou noir de mensonge et de vérité – l'ère de l'enfant unique.

Depuis une dizaine d'années que je vis en Grande-Bretagne, presque tous mes amis occidentaux m'ont fait part de leur intérêt et de leur préoccupation au sujet du phénomène de l'enfant unique en Chine. Le manque de compréhension de ce problème et les spéculations auxquelles il donne lieu en Occident me sont apparus clairement lorsque j'ai cherché des informations sur le sujet dans les médias internationaux. Comprendre la politique de l'enfant unique semble être devenu un « indicateur » témoignant de sa connaissance de la Chine moderne. C'est même devenu un « atout » pour certains professionnels des médias dans leur tentative pour « suivre les tendances de la politique chinoise ».

En ce qui concerne l'histoire de la politique de l'enfant unique, on peut trouver de nombreuses informations générales dans mon livre *Messages de mères inconnues*. Je ne ferai donc ici qu'une brève introduction à l'intention des lecteurs qui ne connaissent pas cette politique. Des informations supplémentaires figurent également en Annexe I.

À la fin des années 1950, la Chine a pendant un temps imité l'Union soviétique en encourageant les familles nombreuses. En juillet 1957, Ma Yinchu, spécialiste des études démographiques chinoises, publia un article dans le *Quotidien du peuple* intitulé « Nouvelle théorie sur la population », dans lequel il préconisait une politique de contrôle des naissances. Ce qui s'opposait directement à la politique du gouvernement qui limitait strictement les avortements et encourageait la croissance démographique. Ma paya très cher le fait de ne pas avoir suivi la ligne du Parti et fut persécuté de la fin des années 1950 à la Révolution culturelle des années 1960. Cependant, au début des années 1960, à cause de la désastreuse stagnation économique qui s'ensuivit, des grandes villes comme Tianjin, Shanghai ou Guandong proposèrent leurs propres mesures de contrôle des naissances. Le tournant

décisif intervint en décembre 1979, lorsque le vice-Premier ministre de l'époque, Chen Muhua, première femme à atteindre ce rang, déclara que l'essor économique du pays était à la traîne par rapport à l'énorme croissance démographique qui, elle, était totalement disproportionnée. Elle suggéra alors qu'il vaudrait mieux que les couples mariés n'aient qu'un enfant. En 1981, cette proposition était devenue un devoir impérieux pour les membres du Parti communiste et une responsabilité inéluctable pour tous les citoyens. Toutefois, la promotion de la politique de l'enfant unique se heurta dans toute la Chine à des résistances telles que les responsables politiques ne les avaient certainement pas anticipées et donna lieu à plusieurs phases d'avancées et de reculs, entre mise en application rigoureuse effectuée par le gouvernement et résistance acharnée de la part de la population. Cette hostilité conduisit à un amendement en 1982, stipulant dix conditions autorisant les habitants de la campagne à avoir un second enfant. A la suite de cela, l'opposition de la population se calma quelque peu. En avril 1984, l'expression « la politique de contrôle des naissances actuellement en vigueur » apparut pour la première fois dans des documents officiels du gouvernement. Elle se divisait en trois catégories : « les habitants des villes » – essentiellement les Hans vivant dans les grandes et moyennes agglomérations – dont les couples mariés ne pouvaient avoir qu'un enfant (naissances multiples exceptées) ; « les régions rurales », où un second enfant était autorisé si le premier était une fille (même si, dans la pratique, nombre de familles allaient jusqu'à trois enfants, dès lors que la règle était difficile à appliquer dans ces régions) ; et les « minorités ethniques » dont les membres avaient la permission de faire entre deux et quatre enfants. Il existait de légères variations quant à ce qui était permis entre les différentes provinces rurales, mais l'écart entre

la ville et la campagne était si énorme en termes de conditions de vie que nul n'aurait jamais imaginé s'installer à la campagne pour avoir le droit de faire plus d'enfants.

Dans la Chine d'après 1949, le *fagui*, qui signifie « lois et règlements », désigne des dispositions réglementaires basées non sur la législation mais sur une politique gouvernementale. Toutefois, ceux qui contreviennent à cette réglementation encourent des sanctions selon la loi. Le planning familial et la politique de l'enfant unique sont des *fagui*.

Bien que la règle de l'enfant unique soit depuis longtemps une politique gouvernementale, elle n'a été inscrite dans la loi que le 29 décembre 2001 et mise en application le 1<sup>er</sup> septembre 2002 sous l'appellation de Loi sur la population et la limitation des naissances de la République populaire de Chine. Après toutes ces années, c'était la première fois que la politique de l'enfant unique figurait réellement par écrit dans la loi. En outre, le libellé du document était beaucoup plus modéré et humain que les termes précédemment mis en application. A titre d'exemple, l'article 27 stipule :

L'Etat délivrera un « certificat d'honneur de parents d'enfant unique » aux couples qui s'engagent à n'avoir qu'un seul enfant au cours de leur vie. Les couples qui auront reçu ledit certificat se verront accorder des gratifications, conformément à la réglementation applicable de l'Etat et de la province, de la région autonome ou de la municipalité directement sous l'autorité du gouvernement central.

Si des mesures légales ou réglementaires stipulent que les gratifications accordées aux couples qui n'ont eu qu'un enfant doivent être attribuées par leurs unités de travail, lesdites unités devront appliquer ces mesures.

Si l'enfant unique d'un couple est handicapé ou tué dans un accident et que le couple décide d'avoir ou d'adopter un autre enfant, le gouvernement populaire local fournira au couple l'assistance nécessaire.

Les naissances multiples ne bénéficieront pas du traitement accordé aux enfants uniques. Ceux qui contrevennent à la politique de l'enfant unique devront s'acquitter du paiement des « frais de soutien social prescrits par la loi » ou verront leurs enfants non autorisés confisqués par le gouvernement ; les frais seront fixés au niveau provincial afin de prendre en compte les revenus moyens des habitants des villes et des campagnes.

Au cours des vingt et quelques années qui se sont écoulées entre les débuts de la politique de l'enfant unique et son inscription dans la loi, le taux moyen de natalité est tombé de 5,44 en 1971 à 1,84 en 1998. Ces vingt et quelques années de limitation des naissances se sont soldées par 238 millions d'enfants en moins. En 2012, ce chiffre avait grimpé jusqu'à environ 400 millions. On pourrait arguer qu'il s'agit là d'une importante contribution à la limitation de la population mondiale. Cependant, il est plus difficile d'évaluer ce que deux générations de Chinois ont dû endurer : d'innombrables familles ruinées par les amendes, un nombre incalculable de petites filles abandonnées, un vieillissement catastrophique de la population et des générations d'enfants uniques privés des rapports étroits qui peuvent exister au sein des fratries.

La plupart des récits rapportés dans ce livre proviennent de la première génération d'enfants touchée par la politique de l'enfant unique, des jeunes nés entre 1979 et 1984. A la différence de ce qui est en usage en Occident, une « génération » dans ce contexte ne se mesure qu'en termes de quelques années, du fait de la rapidité du changement.

Aux environs de l'an 2000, les jeunes de cette première génération avaient tous terminé leurs études et commençaient à faire leurs premiers pas dans le monde. En 2002, ils avaient atteint l'âge où généralement les Chinois se marient. Je les ai rencontrés à ce moment de leur vie où ils entraient dans le monde du travail et commençaient



à envisager de se marier. Ces enfants ont été à la fois comme des filleuls et des professeurs pour moi. Ceux que je me rappelle avec tendresse sont pour la plupart devenus eux-mêmes des parents et ont fait carrière : homme d'affaires dans une multinationale, professeur dans une école des beaux-arts, média-planneur travaillant entre Chine et Occident, chef spécialisé dans la cuisine japonaise, architecte, gérant d'hôtel, universitaire se consacrant à la recherche sur la diaspora chinoise. De même que les 656 villes chinoises<sup>1</sup> sont différentes des dizaines de millions de villages ruraux, les jeunes gens de cette même génération sont aussi peu semblables que le ciel et la terre. Ils évoluent aux côtés des « Empereurs et des Aristocrates » et pourtant n'ont absolument pas de sentiment de supériorité. Tout comme la génération de leurs pères a connu une vie difficile, ils se battent eux aussi pour leur survie, à l'avant-garde d'énormes changements.

Ces jeunes appartiennent à la même génération que mon fils, et en tant que mère et membre d'une génération plus âgée, le bon sens m'oblige à me demander s'il m'est possible de les comprendre. Un vieux dicton chinois affirme que la séparation entre les métiers est pareille à la séparation entre les montagnes. C'est encore plus vrai de la séparation entre les générations. Les écouter s'exprimer selon leur cœur, leur parler franchement et sans réserve, et m'efforcer de comprendre ce qui les a influencés, sont les trois principes que j'ai appliqués pour observer leurs joies, leurs colères, leurs peines et leurs chagrins, et pour

---

1. Le sixième recensement national du pays (mai 2014) divise les 656 villes de Chine en quatre catégories : les mégapoles (54) : population non rurale de plus d'un million d'habitants ; les grandes villes (78 en 2004) : population non rurale entre 500 000 et un million d'habitants ; les villes moyennes (213 en 2004) population non rurale entre 200 000 et 500 000 habitants ; les petites villes (320 en 2004) : population non rurale de moins de 200 000 habitants.

prêter l'oreille à leurs idées et à leurs désirs. En tant que mère d'un enfant unique, mon instinct me pousse à essayer de les comprendre, car ce sont eux, dont le nombre dépasse les 100 millions, qui détermineront l'avenir de la Chine.

Quand j'ai pris la plume pour commencer à écrire ce livre, je me suis demandé comment résumer toute une génération en quelques chapitres seulement. En compulsant les documents utilisés pour mes cinq livres précédents, je les ai trouvés chargés de blessures et de chagrins. Aussi, après deux années passées à me creuser la cervelle pour dénicher des idées, j'ai décidé de m'accorder un répit et me suis résolue à consacrer ce livre à une génération d'individus matériellement mieux lotis, et à raconter quelques anecdotes intéressantes – tantôt choquantes, tantôt amusantes – de leur vie. Mon intention n'était pas de jouer les experts ou les critiques, mais de servir de passerelle entre ces jeunes et les lecteurs, d'écouter leurs points de vue et de les présenter tels qu'ils sont, afin que les gens puissent se faire leur propre opinion.

Puis, en janvier 2011, au moment où je terminais le premier jet de ce livre, l'affaire Yao Jiaxin a secoué la Chine, si bien que les récits suivants, commencés sur une note légère, ont revêtu un caractère plus sombre.

Dans la nuit du 20 octobre 2010, Yao Jiaxin, étudiant de vingt-deux ans en troisième année au Conservatoire de musique de Xi'an, renverse avec sa voiture une travailleuse migrante de vingt-six ans. Non seulement il ne fait rien pour lui porter secours, mais au contraire, voyant qu'elle essaie de mémoriser le numéro de sa plaque minéralogique, il prend tellement peur que cette paysanne ne lui attire des ennuis qu'il la poignarde à huit reprises avec un couteau à peler les fruits. Il tue sans hésiter la mère d'un enfant de trois ans. Puis il prend la fuite avec sa voiture jusqu'à un carrefour, où il renverse et blesse un autre piéton. Ce n'est qu'alors qu'il est arrêté par un

passant. Cependant, le bureau local de la Sécurité publique le relâche après l'avoir interrogé uniquement sur l'accident survenu à la seconde intersection. Trois jours plus tard, le 23 octobre, Yao se livre à la police, accompagné de ses parents. Le 11 janvier 2011, le parquet de Xi'an l'incolpe de meurtre avec préméditation. Le 22 avril 2011, le tribunal intermédiaire de Xi'an le reconnaît coupable de meurtre avec préméditation et, sous le regard attentif des médias et au milieu de débats passionnés sur Internet, il est condamné à mort et privé de ses droits politiques. Il est également obligé de verser une indemnité de 45 498,50 yuans (soit 6 690 dollars) à la famille de la victime en dédommagement de leur perte financière. Le 20 mai, la sentence est confirmée par le tribunal populaire supérieur du Shaanxi.

Pendant un temps, la Chine tout entière semblait divisée en trois tribus, selon des frontières morales et idéologiques. Une faction considérait que les circonstances du crime étaient si abominables que ne pas punir Yao de la peine capitale reviendrait à la mort de la justice chinoise. Une autre soutenait que Yao était la victime d'une société d'enfants uniques et que cela aurait dû être pris en considération lors de sa condamnation, d'autant plus que la peine de mort n'était pas une punition digne d'une société moderne et civilisée. La troisième, composée d'un grand nombre d'étudiants de l'université, maintenait que la vie d'un enfant unique, qui avait suivi des études artistiques supérieures, possédait davantage de valeur intrinsèque que celle d'une paysanne sans instruction.

Comme la journaliste Deng Yajun l'a écrit dans l'*International Herald Tribune* :

« L'affaire Yao Jiaxin nous révèle nombre d'aspects étranges et choquants de la société chinoise. Au départ, il s'agissait de blessures mineures causées par un accident de la circulation, mais il a frappé la victime de huit

coups de couteau. Les circonstances du procès étaient claires dès le début, et l'on pouvait compter sur la justice. L'affaire a suscité la colère populaire. Pourtant, certains ont calomnié la victime, qui a connu une mort si brutale, et « se sont ralliés à la cause de Yao Jiaxin » sur Internet... »

Que ce fût dans les médias officiels chinois ou sur les sites Web non gouvernementaux, tout ce qui évoquait cette affaire était comme une pierre jetée dans l'eau et soulevait un millier de vagues, tandis qu'une grande bataille se déroulait entre cinq générations de Chinois. Les grands-parents soupiraient, les parents se lamentaient et trois générations d'enfants uniques (nés après 1970, 1980 et 1990) se livraient à des discussions passionnées, débattant tous du vrai et du faux, de la noblesse ou de l'indignité de leurs points de vue respectifs.

La génération des années 1970 (sujet de ce livre) désigne les enfants nés entre 1970 et 1979, ainsi que nombre d'enfants nés au début des années 1980 qui se voient eux-mêmes comme de la génération des « années 1970 » en raison de la similarité de leurs expériences. Parce que les parents et grands-parents de cette génération ont eu du mal à réaliser leurs aspirations pour leur propre vie durant la tumultueuse Révolution culturelle, leurs « rêves d'instruction » ont subtilement influencé l'éducation de leurs enfants, lesquels ont accepté les valeurs sociales des générations précédentes. Ces jeunes étaient avides de réussite et espéraient que leurs efforts compenseraient les opportunités manquées de leurs parents et grands-parents.

Les enfants de la génération des années 1980, d'un autre côté, sont nés dans la seconde moitié des années 1980. En raison des bouleversements extrêmes des valeurs sociales survenus à l'époque et leur totale incompatibilité avec la vie familiale traditionnelle, de nombreux parents ont commencé à se tourner vers l'Occident pour assurer l'avenir de leurs enfants. Cela a abouti à une génération

d'enfants à la dérive, aux prises avec le conflit opposant les idées anciennes et nouvelles au sein de la société chinoise et le choc des cultures orientale et occidentale.

Les jeunes de la génération des années 1990 ont grandi, eux, dans les années 1990, au moment des succès de la politique de réforme et d'ouverture en Chine. C'était aussi l'époque où l'informatique et le numérique se développaient à la vitesse de l'éclair. Ces enfants sont nés et ont grandi dans un monde à « trois écrans » – ordinateur, télévision et téléphone portable –, ce qui a eu un effet encore plus préjudiciable sur les rapports familiaux. Un cadre de vie de qualité, confortable et tranquille, en même temps qu'une situation économique et politique relativement stable ont conféré à cette génération une aptitude unique à s'adapter à la nouveauté. Cependant, cela a également façonné leurs valeurs et leurs comportements de manière radicalement différente de ceux de la Chine traditionnelle.

Bien qu'il n'existe qu'un écart de seulement dix ou vingt ans entre les générations des années 1970, 1980 et 1990, le rythme du changement dans la société chinoise a été si rapide qu'il a créé de profondes divisions entre elles. Ces enfants uniques sont les pionniers de leur génération et, dans chaque décennie depuis les années 1970 jusqu'à ce jour, ils ont été les témoins et les héritiers de tous les échecs et les succès survenus dans les familles, la société et l'éducation en Chine.

Yao Jiaxin appartenait à la deuxième génération d'enfants uniques chinois, celle qui s'est retrouvée prise entre le monde nouveau et l'ancien. Selon les médias, son comportement outrancier, son esprit de rébellion et ses terribles incertitudes provenaient de l'étroitesse de sa vie. A part travailler le piano et étudier, il n'avait aucune autre occasion de se trouver en contact avec la société. Sorti de chez lui et de l'école, il ignorait comment s'y prendre avec les gens. Il considérait ses parents comme des dieux et le piano

était toute sa vie. Pour protéger ses mains de pianiste, il n'osait quasiment jamais se servir d'un couteau. A la maison, ses parents pelaient les fruits pour lui, et à l'école, il demandait à ses camarades de classe de le faire à sa place. Et malgré tout, il a pris un couteau dans ses mains délicates de musicien et a poignardé à mort une femme qu'il avait déjà blessée.

Les sociologues chinois soutiennent que, dès leur plus jeune âge, les enfants uniques sont choyés par leurs parents, idolâtrés par les amis et les proches, strictement formés et entraînés à l'école, au point qu'ils n'ont jamais l'occasion de prendre des responsabilités. Les fardeaux matériels et spirituels qu'ils devraient porter eux-mêmes leur sont « gentiment » épargnés par leur entourage, les laissant privés de leur « soi ». Pour cette raison, leur comportement dans les situations difficiles relève de l'instinct primaire, du vieux réflexe de lutte ou de fuite. Après tout, une personne sans « soi » est à peine différente d'une bête sauvage. Dans ce sens, Yao Jiaxin est une victime des familles chinoises d'enfant unique.

Je crois que les parents de Yao Jiaxin, comme la majorité des parents d'enfant unique en Chine, ont mis tout leur cœur et tous leurs espoirs dans le jeune Yao, persuadés qu'il s'agissait là d'amour parental. Cependant, les enfants uniques de cette génération ont porté le fardeau de la responsabilité de leurs frères et sœurs qui ne naîtraient jamais. Ils ont profité seuls de tous les cadeaux matériels, de l'amour et de l'attention qu'ils auraient dû partager avec une fratrie. Pour cette raison, ils ont manqué de pratique dans tout ce qui touche à la communication, à l'amitié, au partage, à l'entraide, à la tolérance et à toutes les autres compétences relationnelles élémentaires que l'on acquiert en grandissant. C'était comme si le monde n'avait appartenu qu'à eux. Cette génération d'enfants uniques a été privée de toutes ces expériences partagées qui découlent de l'appartenance à une fratrie. Dès lors

qu'ils étaient seuls, toujours et partout, il était inévitable qu'apparaissent des problèmes de personnalité et un manque d'humanité. Et les parents de ces enfants uniques, n'ayant qu'un seul et précieux héritier, passaient, semblait-il, tout leur temps à trembler de peur, « terrifiés à l'idée que leur unique rejeton puisse se briser entre leurs mains ou fondre dans leur bouche! » Si un enfant unique était victime d'un accident, ses parents perdaient tout. Dans l'intérêt de leur enfant unique, ces parents en venaient à « ne tenir aucun compte de leur propre vie ». Dans ces conditions, quel genre de vie restait-il pour les parents de Yao Jiaxin à la suite de cette calamité? Ce n'était pas un accident, mais une honte, une cause de repentir et de remords, une douleur aiguë que personne ne pourra jamais partager avec eux. Pourront-ils jamais oublier le petit garçon de la victime, âgé de trois ans? L'éducation ratée de leur fils et leur amour ont arraché pour toujours une mère à son enfant, en même temps qu'ils ont pris la vie de leur propre fils bien-aimé.

En mai 2011, lorsque la condamnation de Yao Jiaxin a été confirmée, j'ai souhaité savoir comment les personnes que j'avais interviewées pour ce livre voyaient cette polémique.

Je leur ai donc envoyé une question écrite en leur demandant de m'aider à comprendre :

Que pensez-vous de l'affaire Yao Jiaxin? Pourquoi la société chinoise discute-t-elle si âprement à son sujet (comme représentant de la génération des années 1980)?

La plupart d'entre eux ne m'ont renvoyé leurs réponses qu'après l'exécution de Yao, le 7 juin 2011. En lisant entre les lignes, j'ai non seulement perçu la maturité naissante dont ils font preuve, mais aussi un sentiment de responsabilité à l'égard de la société chinoise dans son ensemble ainsi que leur attitude vis-à-vis du sentiment et de la morale populaires. J'ai joint leurs réponses individuelles

à la fin de leurs chapitres respectifs, car leurs histoires peuvent vous aider à comprendre leurs points de vue.

J'admets que j'ai été surprise, et parfois profondément choquée, par leurs réponses, mais ce sont ces mêmes réponses qui m'ont fait réellement prendre conscience de leur difficulté à vivre leur vie comme autant de « soleils », d'« empereurs » et de « tyrans ».

La dizaine d'enfants uniques dont il est question dans ce livre sont tous du même âge, de la même génération, nés dans le même pays. En même temps, ils viennent de milieux totalement différents et ont grandi pendant les diverses périodes de changement du formidable essor de la Chine. Quand je regarde leurs croyances, leurs valeurs, leurs techniques de survie, les mots même qu'ils utilisent, je m'étonne de voir à quel point ils sont différents les uns des autres – alors qu'aux yeux des Chinois, ils sont tous considérés en bloc comme la « génération des enfants uniques ». Malgré tout, je crois que, arrivés à la fin de ce livre, vous aurez peut-être, comme moi, été émus par chacun d'eux. En fait, pas un seul d'entre eux n'est assujéti au consensus de l'époque. Pas un seul ne se sent limité par la ségrégation imposée à leur génération. Leur cœur a quelque chose de naturel qui est rafraîchissant.

Oui, ceci est un livre sur la première génération d'enfants uniques en Chine. Mais, à mesure que vous avancerez dans la lecture des chapitres, vous vous apercevrez aussi qu'il retrace le cours des transformations rapides qui se sont produites dans la société chinoise. Comprendre les enfants uniques d'aujourd'hui en Chine constitue une ressource inestimable pour comprendre non seulement l'avenir de la Chine, mais aussi sa manière d'interagir avec le reste du monde. Pourquoi devrions-nous écouter et essayer de comprendre la voix de cette génération? Parce que l'avenir que nous partageons avec eux est aussi précieux que le ciel bleu.



# 1

## *Du Zhuang*

A la fin des années 1970, le gouvernement chinois avait délivré des certificats d'enfant unique à un premier contingent de 6,1 millions d'enfants. Ces derniers devaient devenir la première génération d'enfants uniques de l'histoire exceptionnelle de la Chine. Du fait de la Révolution culturelle et autres mouvements politiques fréquents, nombre de mariages parmi leurs parents et grands-parents avaient été décidés pour des raisons politiques et des questions de survie. Les exemples abondent de gens qui s'étaient vu refuser l'accès à l'éducation parce que leurs parents avaient servi de boucs émissaires politiques, avaient été envoyés de force dans les campagnes pour être rééduqués et mariés sur place avant d'être renvoyés dans les villes. Ou d'intellectuels et de paysans illettrés unis par les liens du mariage, faute d'autre choix. Ou d'époux obligés de vivre séparément sur les rives opposées du Yangzi ou aux deux extrémités du pays. Tous ces cas étaient courants.

Les enfants issus de ces familles étaient les produits de la période ultime de politique extrémiste en Chine, à un

moment où l'éducation familiale et sociale était encore prisonnière de traditions figées et de campagnes de terreur politique. Leurs manuels scolaires ne disaient pas un mot de la véritable histoire de la Chine après 1950. Chaque jour, ils assistaient à des changements stupéfiants, s'efforçant de saisir du mieux qu'ils pouvaient le sens du bien et du mal. Petits, les représentants de cette première génération d'enfants uniques avaient, dans une certaine mesure, enduré des années de privation matérielle et, à travers les querelles et les rancœurs de leurs parents, ne recueillaient que quelques vagues indications du passé. Tout ce qu'ils avaient pour les accompagner dans leurs journées et leurs nuits solitaires, c'étaient des parents surmenés et exténués, des foyers pareils à des nids déserts, et la conviction que s'ils ne passaient pas tout leur temps à étudier ou à s'entraîner, c'est qu'ils étaient mauvais. Un grand nombre de ces enfants étaient devenus les liens qui maintenaient la cohésion des mariages politiques, la seule raison qu'avaient leurs parents de se supporter, et un antalgique contre les souffrances de l'union conjugale. Il y avait, parmi mes collègues des médias chinois, de nombreux cas de ce type, douloureux et humiliants, d'enfants qui étaient témoins des liaisons extraconjugales de leurs parents, ou même qui s'y trouvaient mêlés, obligés de jouer à la famille idéale devant leurs grands-parents et autres membres de la famille. La profondeur de leur compréhension et de leur obéissance filiale envers leurs parents m'a étonnée, émue et déroutée.

Au cours de mes nombreuses années de journalisme, il m'est arrivé de tomber sur quelques histoires d'amour datant des années 1970, bien qu'en petit nombre. Les parents de Du Zhuang formaient un tel couple.

Au début des années 1990, même après presque vingt années de réforme et d'ouverture, il restait encore beaucoup à faire en Chine. Il n'existait toujours pas de scène

culturelle ouverte, les concerts de musique pop, les boîtes de nuit et les discothèques étant considérés comme des « nouveautés venues d'Occident ». Toute programmation médiatique demeurait strictement contrôlée par le Parti communiste. Cependant, un groupe de professionnels des médias n'était pas disposé à servir simplement de porte-parole du Parti. Ils voyaient que la radio et la télévision entraient dans une période de transition entre gestion étatique et direction indépendante, et ils en profitaient. En tant que journalistes, ils utilisaient leurs pouvoirs particuliers pour tester quelques activités culturelles nouvelles à la radio. A l'époque, à côté de mon émission du soir destinée aux femmes, j'étais également chargée, avec d'autres, de préparer des programmes culturels pour ma station de radio. Mon rôle consistait à trouver des moyens, dans les limites de ce qui était « permis », de produire davantage d'émissions commerciales afin de permettre à la station de se développer et de survivre. Parmi mes projets pour 1991 se trouvait une nouvelle émission visant à sélectionner et évaluer des boissons non alcoolisées grâce à un vote public. Après nous être assurés de la participation des fabricants de boissons sans alcool de toutes les capitales provinciales (plus de trente au total), nous avons constitué trois groupes – les auditeurs, les experts, et les médias – appelés à voter pour leur boisson préférée. En ce temps-là, les boissons telles que bières et jus de fruits frais n'étaient pas encore entrés dans la culture populaire et les gens devaient se contenter de les admirer de loin, comme des produits « sophistiqués et occidentaux ». Les personnes ordinaires les considéraient comme faisant partie d'une « élégante culture de bar capitaliste » et bien peu croyaient que les boissons non alcoolisées pouvaient figurer dans le « paysage » culinaire chinois. J'espérais que cette émission élargirait les connaissances du public en matière de boissons sans alcool

et aiderait l'industrie à se développer sur le marché domestique. Le père de Du Zhuang était l'un des premiers capitaines d'industrie novateurs à s'être vu confier la tâche de diriger une usine de boissons non alcoolisées, en tant qu'entreprise mixte sino-étrangère à capitaux étrangers. Il avait accompli des réalisations exceptionnelles et avait été longtemps considéré comme l'un des dix meilleurs hommes d'affaires du pays. Grâce au scrutin organisé par notre station de radio pour élire la « boisson sans alcool la plus savoureuse du pays », nous sommes devenus de bons amis.

Peu de temps après, le père de Du Zhuang me demanda de l'aider à faire une demande de permis de conduire auprès de l'Office de contrôle de la circulation routière. A cette époque en Chine, les possesseurs de voitures particulières étaient aussi rares que les plumes de phénix ou les cornes de licorne, mais je détenais un permis depuis 1989 (je dois aussi avoir été l'une des premières femmes en Chine à conduire une moto!). Le bureau de la Sécurité publique était alors responsable de la direction du trafic et j'étais en bons termes avec cet organisme, car je les avais déjà aidés par le biais d'émissions de sensibilisation du public aux problèmes de sécurité routière destinées aux régions rurales et aux enfants des écoles primaires. De ce fait, il m'était possible de venir en aide à quelques amis par des voies officieuses, en leur simplifiant les contrôles politiques et la paperasserie auxquels il fallait se soumettre avant de pouvoir faire officiellement une demande de permis. Je n'avais jamais réussi à comprendre pourquoi tout en Chine, du problème le plus insignifiant au plus important, se retrouvait emmêlé dans la politique. Toutefois, je me rappelais qu'il n'y avait pas si longtemps, les enfants, dès l'âge de trois ans, devaient déclarer le statut politique de leurs parents avant d'entrer à l'école maternelle.

Alors que je me rendais à l'Office de la circulation routière en compagnie du père de Du Zhuang, je cédai une fois de plus à ma vieille habitude de poser des questions et l'interrogeai sur sa famille et la société en général.

— Vous occupez un poste important et vous êtes débordé, et pourtant vous souhaitez apprendre à conduire. Pourquoi ne prenez-vous pas un chauffeur pour conduire à votre place ?

— Je tiens à ce que ma femme me voie au volant d'une voiture.

Sa réponse était des plus inattendues, dès lors qu'à l'époque, dans la société chinoise, il était rare d'entendre un homme important prononcer de telles paroles.

— Quand vous dites que vous voulez que votre femme vous voie conduire une voiture, qu'entendez-vous exactement ?

— Vous ne le savez sans doute pas, mais mon épouse est une paysanne de la province du Shandong. On m'a envoyé là-bas pendant la Révolution culturelle, et comme je faisais partie de l'une des « cinq catégories noires » politiquement ostracisées, tout le monde me regardait de haut, n'importe qui pouvait s'en prendre à moi. Le père de ma femme était le chef de la Grande Brigade, et il me traitait bien. Il m'a retiré des champs communaux pour me faire enseigner à l'école primaire et m'a marié à sa fille aînée. Ma femme est une paysanne simple et honnête, qui n'a reçu aucune éducation digne de ce nom. Dès son jeune âge, elle avait pris en charge toutes les tâches domestiques et s'était occupée de ses petits frères et sœurs. Elle a traversé beaucoup d'épreuves. Je l'ai ramenée avec moi lorsque je suis retourné à la ville. Elle n'avait jamais quitté la campagne auparavant, aussi vivre dans une grande ville, pour elle, c'était comme atterrir sur une autre planète. Mais elle n'a aucune difficulté à s'adapter, et en un rien de temps, elle a trouvé un poste de cadre débutant chez

un fabricant de vêtements pour femmes. Elle est très ambitieuse et a un esprit de compétition très développé ; elle espère même que je serai le premier capitaine d'industrie à savoir conduire, pour que ses collègues me voient venir la chercher en voiture.

J'avais déjà fait la connaissance de son épouse. C'était, semblait-il, une femme de cœur, bonne, honnête et franche, toujours vêtue de rouge et de noir. Son sujet de conversation favori était la question de savoir où trouver les produits les moins chers. Juste après venait son mari, et tout ce qu'il était capable de faire. Il emmenait toujours sa femme lors de ses apparitions publiques, chose que très peu d'hommes chinois font. En règle générale, les Chinois ne participent pas aux banquets en compagnie de leur épouse. Ils se font plutôt accompagner par une secrétaire, une maîtresse ou une jeune fille qu'ils présentent comme étudiante.

— La différence d'éducation entre vous deux influence-t-elle vos sentiments à son égard ? Cela provoque-t-il parfois des conflits ?

A cette question, il posa sur moi un regard plein de gravité et resta silencieux un moment. Puis, regardant fixement par la fenêtre, il dit calmement :

— Oui, quelquefois, c'est très dur, surtout en termes de divergences de tempéraments et d'intérêts. Mais je crois que le mariage est une responsabilité, un contrat entre deux vies. Une fois que l'on s'est engagé par contrat avec une autre personne, on ne devrait pas le rompre. Je ne veux rien faire qui donne à sa famille l'impression que je les ai trahis. J'ai une dette de gratitude envers eux. Je veux lui offrir une vie heureuse.

Penser qu'il existe encore de tels hommes en Chine ! J'ai soupiré intérieurement en entendant ces paroles, car entretenir une maîtresse avait déjà commencé à devenir « tendance » parmi les Chinois, et prendre un amant

n'avait rien d'extraordinaire. Il y avait même quelques bars et boîtes à karaoké où se rassemblaient de nombreuses femmes récemment licenciées de leur travail. Parfois même, leurs maris leur tenaient compagnie tandis qu'elles exerçaient leur commerce.

— Alors, comment pouvez-vous rendre votre femme heureuse? ai-je demandé. La différence entre la ville et la campagne est comparable à celle qui existe entre la terre et le ciel. La culture, toutes les différentes classes sociales de la vie urbaine, l'élégance des vêtements, comment pouvez-vous être sûr de la rendre heureuse?

— Pour vous dire la vérité, Xinran, pour le moment, elle n'a pas encore pleinement assimilé la culture urbaine. La seule manière pour moi de la rendre heureuse est d'offrir une bonne éducation à notre enfant. Les femmes de la campagne tirent plus de fierté de leur homme que de n'importe quoi d'autre, et après leur mari vient leur fils. Pour une paysanne, un fils, qui fait la gloire de ses ancêtres et de sa famille, est la plus grande source de satisfaction de toute sa vie.

Aujourd'hui, vingt ans après cette conversation, soutenue par les conseils et l'affectueuse protection de son mari, la mère de Du Zhuang est devenue une femme d'affaires prospère à part entière. Non seulement ça, mais une fois à la retraite, elle s'est mise au piano et à la danse de salon et se rend chaque semaine à son cours de danse classique pour se maintenir en forme. Elle jouit d'une qualité de vie à laquelle nombre de citadines ne peuvent qu'aspirer.

J'ai beaucoup d'amis en Chine à qui je peux ouvrir mon cœur, mais peu comme les parents de Du Zhuang. Ils m'encouragent et me donnent à espérer que les distorsions de l'histoire et la cruauté de la politique n'ont pas encore étouffé les sentiments et la loyauté que partage le peuple chinois. Du fait de mon admiration pour l'amour

sincère qui les unit, une sorte de lien familial s'est développé au sein de notre amitié, si bien qu'aujourd'hui beaucoup les prennent pour ma sœur aînée et mon beau-frère.

Depuis que j'ai écrit *Chinoises* (publié en France en 2003), j'ai observé un flot ininterrompu de femmes de valeur, mais à peine une poignée d'hommes bons. Au cours de ces dix dernières années, j'ai interviewé ou rencontré plus d'une centaine de patrons, hommes de lettres, politiciens, paysans et ouvriers, mais très rarement en ai-je entendu dire que leur épouse était une femme bien ou qu'elle méritait d'être aimée et chérie. Le père de Du Zhuang m'est souvent apparu entre les lignes de mes écrits. Il y avait enfin un homme bon qui considérait le bonheur de sa femme comme son devoir.

En 1999, après avoir terminé mon livre et être retournée en Chine, j'appris par mes amis qu'une grande campagne de rectification avait été lancée contre les entreprises mixtes sino-étrangères. D'éminents hommes d'affaires avaient déjà été jetés en prison, et il semblait, malheureusement, que le père de Du Zhuang aurait du mal à échapper à un sort similaire. Je téléphonai aussitôt chez lui, et il m'expliqua que, même si son associé étranger le protégeait pour le moment, rien ne garantissait qu'il n'irait pas bientôt en prison. L'économie chinoise avançait à tâtons en territoire inconnu, et il lui manquait la surveillance et la protection d'un système judiciaire civil indépendant. A part exercer des poursuites pénales, personne ne savait avec certitude ce que les autorités pouvaient faire ni feraient. Finalement, il éclata en sanglots à l'autre bout du fil.

— Si je vais en prison, j'arriverai à me débrouiller, mais je crains que ma femme ne puisse le supporter, et mon fils est encore à l'université — j'ai peur qu'il ne soit entraîné avec moi!

— Comment puis-je vous aider?



— Personne ne peut m'aider. Je sais que nous n'avons plus l'ancien système de punition, où des familles entières étaient exécutées à cause du crime commis par l'un de leurs membres, mais nous avons toujours la culpabilité par association et la culpabilité du sang est encore profondément gravée dans la conscience chinoise. Mon fils n'a pas vingt ans ; qu'il réussisse à se sortir de ce désastre et à voler de ses propres ailes, c'est désormais le sort qui en décidera.

Lorsque je retournai en Chine six mois plus tard, je rendis de nouveau visite au couple, et ce que je vis me bouleversa. Le père de Du Zhuang n'avait plus que la peau sur les os et sa femme avait le visage terriblement pâle et les traits tirés. Tous deux vivaient dans la peur d'un coup frappé à la porte, et chaque fois que la sonnette d'entrée retentissait, ils croyaient qu'on venait les chercher pour les emmener.

Me rappelant ce que le père de Du Zhuang m'avait dit à propos de la sécurité, de la santé et du bonheur de leur fils comme étant au cœur des préoccupations de leur famille, je leur ai proposé :

— Ecoutez, mon fils vient de partir en internat en Angleterre et il me reste encore un peu d'énergie. Alors, vous n'avez qu'à envoyer votre fils étudier à Londres ; comme ça, vous serez tous les deux rassurés, au moins, vous n'aurez plus à avoir peur pour lui.

C'est ainsi qu'à l'automne 2000, l'année de ses vingt et un ans, leur fils Du Zhuang s'est intégré à notre vie de famille à Londres. Il est également devenu la clé qui a ouvert la porte à ma curiosité à l'égard de la première génération chinoise d'enfants uniques et à l'intérêt soutenu que j'ai commencé à porter à ce sujet.

Le jour de son arrivée, je suis allée chercher Du Zhuang à l'aéroport d'Heathrow. C'était avant que les étudiants chinois n'aient commencé à affluer au Royaume-Uni comme ils le font maintenant, et un jeune Chinois

grand et maigre debout à la sortie de l'aéroport ne passait pas inaperçu. Du Zhuang, mince, frêle, aussi peu solide qu'une planche de contreplaqué, poussait sa valise d'une main, de l'autre tenait le téléphone avec lequel il parlait à sa mère. Il ne regardait pas autour de lui pour chercher quelqu'un, mais écoutait son portable avec une intense concentration. Son expression était grave, presque fervente, comme s'il recevait un ordre de l'empereur. Ce n'est que lorsque je me plantai devant lui qu'il s'arrêta finalement et me gratifia d'un sourire. En ce temps-là, les Chinois ne se serraient pas dans les bras ni ne se faisaient des bisex sur les joues, et les poignées de mains étaient réservées aux adultes uniquement. A l'évidence, Du Zhuang me considérait comme faisant partie de la génération de ses parents, il ne se risqua pas à commettre des gestes aussi irréfléchis.

Cinq secondes après que je l'eus trouvé, Du Zhuang me passa son portable en me disant :

— Ma mère veut vous parler!

On aurait dit que la mère de Du Zhuang avait jailli de l'appareil juste devant moi. Jamais je n'oublierai les premières paroles qu'elle me hurla au téléphone :

— Xinran, mon fils est désormais entre tes mains! Pense à l'aider à ouvrir sa valise, il est incapable de faire quoi que ce soit...

Elle m'avait dit autre chose, mais je ne m'en souvenais pas tellement j'étais médusée par ses propos.

— Xinran, tu m'entends? Il faut absolument que tu l'aides à ouvrir sa valise! Il ne saura pas se débrouiller avec! Allô? Xinran?

Je restais là, abasourdie, ne sachant que répondre, puis finis par lui répéter exactement ce qu'elle m'avait dit pour m'assurer que je n'avais pas mal entendu.

— Grande sœur, tu veux que j'ouvre sa valise pour lui? Quelle valise?

La mère de Du Zhuang fut manifestement agacée par ma confusion.

— Sa valise, son sac, il ne sait pas ouvrir une valise. C'est moi qui lui ai fait ses bagages.

J'étais encore plus déconcertée.

— Il ne sait pas le faire? Mais pourtant, ce sont bien ses affaires à lui?

— Oui, oui, oui! Ce sont ses affaires, tout ce qu'il y a dans la valise lui appartient!

— Oh, crains-tu que quelque chose dans ses bagages ne se soit cassé?

— Nooon! Il ignore ce qu'il y a dedans et il ne sait pas suspendre ses vêtements, alors tu vas devoir déballer ses affaires pour lui, d'accord? Promets-le! Je te l'ai confié, tu te rappelles?

Il m'a fallu presque une décennie, auprès de nombreux enfants uniques chinois, pour mesurer pleinement tout ce que ces mots impliquaient!

Avant que je ne quitte la Chine pour aller m'installer au Royaume-Uni, je savais seulement qu'à un moment donné les enfants uniques étaient devenus le centre de toutes les attentions et qu'on leur avait donné quantité de surnoms affectueux, tels que « petit soleil », « petit empereur », etc. C'était presque comme si on considérait ces enfants comme des êtres à part, mais je ne voyais pas du tout en quoi ils étaient des empereurs ou des soleils. Mon fils unique, Panpan, avait dix ans de moins que Du Zhuang, et dans notre famille il n'était tout au plus que l'étoile polaire.

En revenant de l'aéroport, je demandai à Du Zhuang :

— Ta mère dit que tu ne sais pas ouvrir une valise ni suspendre tes vêtements, c'est vrai?

A l'époque, Du Zhuang n'était qu'un grand gosse, introverti et timide. Il baissa la tête et marmonna quelque chose en guise de confirmation.

— Comment cela se fait-il ?

— Je ne sais pas non plus.

— Mais tu es diplômé de l'université, non ? Comment te débrouillais-tu pour ranger tes vêtements quand tu étais étudiant ?

— Ma mère venait une fois par semaine à la résidence étudiante pour mettre de l'ordre à ma place.

— Elle venait dans ta chambre d'étudiant pour ranger tes vêtements ? Quoi, tous les week-ends ?

C'était à n'y rien comprendre : une mère rangeant les vêtements de son fils dans sa résidence universitaire ?

En voyant mon étonnement, Du Zhuang parut lui-même décontenancé.

— Ce n'est pas ce que font toutes les mères ?

Je commençais à m'alarmer. Sa mère n'espérait tout de même pas que j'allais mettre de l'ordre dans ses vêtements chaque week-end... n'est-ce pas ?

Plus tard, dans la soirée, sa mère confirma mes pires craintes. Chaque fois que Du Zhuang demeurait sur le campus pendant le week-end, sa mère débarquait dans sa résidence universitaire pour tout organiser à sa place. Elle changeait ses draps, lui apportait des vêtements propres et suffisamment d'en-cas pour une semaine, y compris plusieurs plats plus consistants tels que confits d'oie, canards rôtis et ragoûts bien nourrissants. Ses allées et venues plongeaient souvent dans l'embarras les six camarades de dortoir de son fils. Parfois, elle entrait en coup de vent sans même frapper, sans se soucier de savoir s'ils étaient habillés ou non. En voyant leur gêne, elle leur disait :

— Où est le problème ? Je suis une mère ! Quelle mère n'a pas déjà vu ce que vous avez là ?

Du Zhuang était le premier enfant unique que j'avais depuis mon arrivée en Occident. Je n'avais aucune idée ni aucune expérience de la meilleure façon dont je

pouvais lui être utile. J'ai donc agi purement par instinct. Avant la venue de Du Zhuang, je pensais que, à l'image de Panpan, qui était arrivé en Angleterre à l'âge de onze ans, tout Chinois débarquant au Royaume-Uni pour y vivre et y étudier se trouvait face à trois obstacles majeurs à surmonter : apprendre la langue, qui leur donnerait la liberté ; prendre de bonnes habitudes alimentaires pour rester en bonne santé ; et se faire des amis sur place, ce qui déterminerait leur vie future dans le pays. La langue ne pouvait s'apprendre en un jour, quant aux amis, il fallait attendre que des occasions se présentent. Mais les habitudes alimentaires se prenaient dès le premier jour. Aussi décidai-je d'emmener Du Zhuang dans un pub appelé le Black Lion pour manger du poulet rôti, plat que la plupart des Chinois sont en état de supporter.

Comme nous nous apprêtions à entrer dans le bar, une expression horrifiée se peignit sur le visage de Du Zhuang.

— Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je ne comprends pas.

— Je ne devrais pas aller dans ce genre d'endroit, répondit-il avec hésitation.

— Pourquoi ne pourrais-tu pas aller dans un pub ? Quelle sorte d'endroit penses-tu que tu devrais fréquenter, dans ce cas ?

Mes idées n'étaient manifestement pas du tout en adéquation avec ses notions du bien et du mal, forgées par son éducation chinoise. Quand je vis à quel point cela le mettait mal à l'aise, je n'eus d'autre choix que de le ramener à la maison, de sortir deux grosses cuisses de poulet du réfrigérateur et de les faire rôtir pour lui. Je ne lui donnai pas de baguettes.

— Tu es venu en Occident, maintenant que tu es à Rome, tu dois faire comme les Romains, alors entraîne-toi à te servir d'un couteau et d'une fourchette.

Pauvre Du Zhuang! Ce fut vraiment un repas éprouvant pour lui; son visage était inondé de sueur, les couverts dans ses mains ressemblaient à une paire d'outils refusant de lui obéir. Mais, à l'instar de la plupart des enfants chinois de nos jours, il ne prononça pas un mot pour se plaindre ni pour remercier (on ne sait jamais ce qu'ils aiment et ce qu'ils détestent). Maintenant que j'y repense, je reconnais que je lui avais vraiment mis la pression ce jour-là. Il venait de passer douze heures dans un avion, et je l'avais forcé à baragouiner en anglais et à commencer sa « formation culturelle occidentale » avant qu'il n'ait eu le temps de se remettre.

Cette nuit-là, je ne pus trouver le sommeil. Tout d'abord, je me sentais assez mal à l'aise, car je ne savais pas du tout comment aider ce jeune homme à s'acclimater à un monde qui lui était si totalement étranger. Ensuite, sa mère m'avait déjà à maintes reprises téléphoné de Chine pour connaître tous les détails des dix premières heures de son fils en Angleterre. Elle m'avait laissé quantité d'instructions et d'explications : son fils était délicat, car il était difficile sur la nourriture et ne s'y intéressait que peu, aussi devais-je imaginer des moyens de stimuler son appétit. Il n'osait pas parler anglais, de par son caractère qui le poussait à se tenir à l'écart. Il fallait donc que je l'aide à faire de nouvelles connaissances. Quand je l'avais interrogée sur l'aptitude de son fils à vivre de façon indépendante et à organiser sa propre vie, elle m'avait répondu :

— Qu'est-ce qu'un enfant de vingt ans peut bien comprendre?

Je désapprouvais fortement cette idée. Les parents chinois ne croient jamais leurs enfants capables de grandir et de prendre leur avenir en main. Confucius ne le pensait pas, il y a deux mille ans, et les parents d'aujourd'hui non plus, pas même en cette ère de l'informatique. Il semble que cette croyance soit enracinée dans la culture chinoise.

Toutefois, les événements qui se déroulèrent par la suite me démontrèrent que la mère de Du Zhuang avait raison et que j'avais tort. Quelques jours plus tard, je montai le voir dans sa chambre et trouvai la table, le sol, toutes les surfaces disponibles recouvertes de vêtements et de chaussettes.

Mine ne rien, je lui demandai :

— Pourquoi n'as-tu pas suspendu tes vêtements dans l'armoire ?

— Suspendre ? Dans l'armoire ? Comment je fais ? demanda-t-il, interloqué.

Je compris alors que Du Zhuang n'avait vraiment pas la moindre idée de la façon dont il devait ranger ses propres affaires. En vingt ans, n'avait-il donc jamais acquis ces compétences de base chez lui ? Certes, autrefois, les armoires étaient des choses rares et précieuses dans les foyers ordinaires, et seuls les membres les plus âgés de la famille s'en servaient. Les vêtements des enfants étaient entassés en piles sur de simples étagères. Mais les parents de Du Zhuang étaient très modernes. S'il n'avait jamais organisé sa propre garde-robe chez lui, comment le ferait-il en Angleterre ?

Tous les deux jours, je lui préparais un repas chinois pour tenter d'adoucir la nostalgie qu'il éprouvait pour la cuisine de sa mère. Un soir, il me fit part de son envie de lamelles de pommes de terre au vinaigre. J'achetai donc deux pommes de terre et lui dis :

— Je suis très occupée à corriger mon livre, alors tu n'as qu'à couper les pommes de terre en lamelles, les mettre à tremper dans l'eau, et ce soir, je te les préparerai.

Au bout d'une vingtaine de minutes, ne percevant aucun son ni aucun mouvement dans la cuisine, j'allai voir ce qui se passait. Du Zhuang se tenait debout devant le plan de travail, un couteau dans une main, une pomme de terre dans l'autre, le regard dans le vide.

— Du Zhuang, qu'est-ce que tu fais ?

— Je suis en train de me demander comment transformer cette pomme de terre sphérique en lamelles...

A ces mots, je perdis patience.

— Si tu ne commences pas par la couper en morceaux, comment veux-tu en faire des lamelles?

— Comment je fais? demanda-t-il, dérouté.

Je m'énervai encore plus.

— Tu es vraiment en train de me dire que tu n'as jamais rien fait de tes dix doigts dans une cuisine, à ton âge?

— Non, la seule chose que je faisais à la maison, à part manger et dormir, c'était mes devoirs. Personne ne m'a jamais demandé de cuisiner quoi que ce soit.

— Tu as bien réussi à t'en sortir à l'université, tu pourrais au moins essayer! Réfléchis, comment changer une pomme de terre ronde en fines tranches? Est-ce que tu peux la trancher directement en lamelles? Ou bien, faut-il d'abord la couper pour lui donner une autre forme?

Il retourna la question dans sa tête pendant une éternité.

— Je ne sais pas. Des lanières? Ou des rondelles? Je n'ai étudié que l'économie à l'université.

— Alors, prends le couteau et fais des essais. Coupe d'abord la pomme de terre en lanières ou en rondelles ou en dés, et ensuite vois quelle est la manière la plus facile de les découper en lamelles.

A ce moment-là, mes yeux devaient lancer des éclairs.

Il resta planté là, répétant avec gravité :

— Couper la pomme de terre en lanières, en rondelles ou en dés, et ensuite en lamelles.

Je n'avais vraiment pas le temps de passer en revue les techniques culinaires les plus élémentaires avec lui, aussi retournai-je à la relecture de mon livre. Quelques minutes plus tard, j'entendis des bruits entrecoupés de longs intervalles : il avait commencé à couper la pomme de terre! Sauf que ce martèlement lent et mesuré se poursuivit sans



discontinuer pendant un très long moment ; au bout de vingt minutes, il n'avait toujours pas cessé ! Qu'est-ce donc qui lui prenait autant de temps ? Je retournai voir si tout se passait bien, et ne sus trop si je devais rire ou pleurer devant le spectacle qui s'offrit à mes regards. Le plan de travail étant très bas, Du Zhuang s'était agenouillé devant. Comme je ne lui avais pas précisé qu'il fallait émincer plusieurs morceaux à la fois, il maintenait d'une main une rondelle de pomme de terre, les yeux presque collés dessus, et la découpait soigneusement, une lamelle après l'autre ! Je le pris en photo sur-le-champ.

— Cette photo, je vais la montrer à ta famille pour qu'ils voient comment tu es finalement devenu adulte en venant à Londres à l'âge de vingt ans !

Pour que Panpan et Du Zhuang aient l'occasion de découvrir la campagne anglaise, nous acceptions parfois les invitations de nos amis à passer le week-end dans leur maison de vacances. Une fois, nous devions rester un long week-end chez des amis sur la côte sud de l'Angleterre. A peine étions-nous installés que Du Zhuang se précipita dans leur bureau. Nous pensions tous qu'il s'était absorbé dans un quelconque jeu vidéo. Le lundi matin, la secrétaire à temps partiel de notre ami arriva. Elle n'était dans le bureau que depuis deux minutes lorsqu'elle se mit à crier :

— Qui a touché à mon ordinateur ? Où sont passés tous mes fichiers ?

Nous étions tous tétanisés par sa véhémence, mais personne ne savait de quoi elle parlait. Comment aurions-nous pu déplacer par mégarde ses fichiers et mettre la pagaille dans son système ?

Comme nous échangeons des regards perplexes, Du Zhuang annonça avec nervosité :

— J'ai remis de l'ordre sur son bureau ; c'était trop chaotique, il n'y avait aucune logique dans la manière dont il était rangé !

— Toi ? Tu as touché à l'ordinateur de travail de quelqu'un d'autre ? Tu as fait du rangement dans ses fichiers ? Mais à quoi pensais-tu ? Comment les as-tu réorganisés ? Est-ce que tu comprends quelque chose à ses affaires ? Comment peux-tu savoir quoi que ce soit de la logique qui se trouve derrière son travail ? Tu n'as pas peur qu'on t'accuse de violation de la vie privée ? C'est un délit, tu sais !

Face à des reproches proférés par sept ou huit voix et en deux langues différentes, Du Zhuang affichait un air de totale confusion et répétait sans arrêt :

— Je croyais bien faire, je voulais juste l'aider discrètement !

Il est vrai que nous autres, Chinois, croyons aux vertus dont nous parle la vieille légende des sept fées descendues dans le monde des mortels pour y répandre des bienfaits, et au sens moral du soldat révolutionnaire Lei Feng, qui accomplit ses bonnes actions anonymement. De plus, nous n'avons jamais réellement saisi les règles de la bienséance, l'idée du soi et la notion de vie privée des cultures occidentales. Nous sommes une race sûre d'elle et nous inculquons à nos enfants ces anciens codes de conduite. De nombreux Chinois d'outre-mer se montrent prodiges de conseils bien intentionnés à l'égard des Occidentaux, par lesquels ils espèrent les convaincre de leurs idées sur le bien et le mal, la meilleure façon de se maintenir en bonne santé et l'éducation familiale. Je ne crois pas que Du Zhuang ait été le seul à ne pas se rendre compte de ce qu'il avait fait ; sa mère n'aurait pas compris non plus, ni peut-être une bonne partie d'entre nous qui avons vécu de nombreuses années en Occident !

Après cet incident, Du Zhuang déclara d'un ton mécontent :

— Quand j'allais dans le bureau de mon père, personne ne me disait rien, quoi que je fasse à ses affaires !

— Te crois-tu partout chez toi ? lui demandai-je.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment vu le soleil et l'empereur dont les gens parlaient.

La première fois que Du Zhuang a rencontré Toby, qui est maintenant mon mari, c'était peu de temps après que Toby se fut blessé en tombant de cheval lors d'un séjour en Argentine et eut été rapatrié à Londres. Avant d'aller le chercher à l'aéroport, j'insistai à plusieurs reprises auprès de Du Zhuang sur le fait que Toby était gravement blessé et qu'il devrait surveiller ses manières lorsqu'il se présenterait, de sorte à ne pas donner à penser aux Occidentaux que les jeunes Chinois étaient ingrats et sans cœur. Cependant, j'omis de lui souligner les différences entre les cultures chinoise et occidentale relatives aux usages à respecter quand on fait la connaissance de quelqu'un pour la première fois.

Dès mon retour à la maison avec Toby, Du Zhuang nous accueillit chaleureusement et, dans son anglais hésitant, entreprit de nous faire une démonstration parfaite de la façon dont les Chinois expriment leur sollicitude et leurs vœux de bon rétablissement.

— Bonjour, je suis Du Zhuang, vous avez vraiment fait une chute terrible ! Tss tss, vous avez les yeux aussi noirs que ceux d'un panda ! Dites-moi, est-ce que ça fait horriblement mal ?

Dès que je me rendis compte que Du Zhuang ignorait tout des salutations polies en usage en Occident, je me faufilai derrière Toby et lui fis signe de ne plus ajouter un mot. Mais, à ma grande surprise, il ne saisit pas le message.

— Oui, j'ai appris que vous vous étiez cassé l'épaule, pas étonnant que le bas de votre dos soit tout enflé comme celui d'un ours !

Je regardai, impuissante, la fureur s'emparer de Toby à mesure qu'il écoutait les « bons vœux » de Du Zhuang,

et m'empressai d'aller le mettre au lit pour qu'il se repose. Toby, qui souffrait énormément, me dit d'un ton chargé de colère :

— Pourquoi les jeunes Chinois sont-ils si cruels, à se moquer ainsi de mes souffrances ?

Je savais que ce n'était pas le moment de me lancer dans des explications sur les différences culturelles. Ce qu'il lui fallait, c'était du repos et des analgésiques.

Je regagnai la salle de séjour, le cœur lourd. Du Zhuang m'y attendait, visiblement tout excité.

— Alors, comment m'avez-vous trouvé ? Je m'en suis bien tiré, non ? Je n'ai jamais manifesté autant d'intérêt, même pour ma mère et mon père.

Je l'ai dévisagé. A voir l'espoir qui brillait dans ses yeux, j'ai compris qu'il attendait que je le félicite, mais pas un instant il ne s'était demandé comment il pouvait m'aider à m'occuper de Toby dans l'état où il était. Je ne savais vraiment pas comment répondre au mieux. Les jeunes Chinois de cette génération étaient-ils si totalement privés de l'influence bienfaisante des rapports et des sentiments familiaux, inconscients des problèmes courants de notre société, qu'ils en devenaient à la fois égocentriques et vides à l'intérieur ? Leurs connaissances en matière de vie quotidienne semblaient copiées sur ce qu'ils avaient appris en classe, dans les livres et les films. Leur manière d'exprimer leurs sentiments était, dans bien des cas, une imitation. Quant à pénétrer dans les joies et les peines des autres, peut-être était-ce à leurs yeux comme d'entrer en contact avec des extraterrestres ?

Après avoir consacré plusieurs semaines à essayer de comprendre Du Zhuang, je me suis entendue avec ses parents pour que, avant de commencer son master, il passe un an à étudier l'anglais. Pendant cette période, il vivrait dans une famille anglaise, où il pourrait s'immerger dans la langue et se familiariser avec la société et la culture

britanniques. Naturellement, il reviendrait chez moi les week-ends et les jours fériés, pour parler chinois, se gaver de cuisine chinoise et raconter comme il se débrouillait entre les cultures chinoise et occidentale.

Nous avons fini par trouver une vieille dame dans l'ouest de Londres, qui prenait en pension des étudiants. Sa gentillesse, son savoir et la correction de son anglais se révéleraient de précieux atouts pour Du Zhuang dans sa découverte de la société occidentale. Nous nous sommes mis d'accord sur trois règles : il mangerait trois repas par jour chez la vieille dame ; chaque jour, il trouverait un sujet de conversation, comprenant au moins trois questions ; et il s'occuperait lui-même de sa lessive. Cela peut paraître ridicule. Mais pour un enfant unique chinois qui allait sur ses vingt et un ans, ça n'avait rien d'un défi anodin. Pour les jeunes comme lui, l'idée de faire fi de leur singularité et de leur importance et de prendre en compte les désirs des autres était à peine concevable.

Le jour où nous avons aidé Du Zhuang à emménager chez la vieille dame, sa mère a téléphoné à l'instant précis où nous ouvrons la porte de sa chambre. Au fil des semaines, elle avait surveillé de près les progrès de son fils, si bien qu'elle pouvait lui donner ses instructions aux moments propices. Parfois, j'en venais à me demander si elle ne possédait pas une sorte de sixième sens. Comment autrement expliquer qu'elle eût suivi les déplacements de son fils avec une telle précision, à des milliers de kilomètres de distance ?

À l'autre bout du fil, la mère de Du Zhuang ne parlait pas, elle hurlait :

— Xinran, quoi que tu fasses, ne le laisse pas suspendre lui-même ses vêtements, il les pendra à l'envers et le devant derrière ; il ne sait même pas s'il faut faire passer un cintre par le col ou par les manches !

J'étais d'humeur malicieuse ce jour-là et il me prit l'envie de taquiner sa mère sur sa détermination à s'occuper de tout en personne, pour les grandes comme pour les petites choses.

— Grande sœur, tu ne prends tout de même pas ton fils pour un incapable, n'est-ce pas? Je suis en train de le regarder ouvrir ses valises, suspendre ses vêtements et ranger ses affaires!

— Tu ne me crois pas? Tu ne tarderas pas à découvrir à quel point il peut être ridicule! Dès demain, il sera incapable de trouver des vêtements à se mettre.

— Sa chambre n'est pas plus grande qu'une boîte à chaussures, il sera en mesure de trouver ses vêtements, même si, pour cela, il doit tout mettre sens dessus dessous. Je serais davantage inquiète s'il rangeait ses affaires aussi soigneusement que moi-même, si je le faisais à sa place, car ensuite, comment penserait-il à trouver lui-même ses vêtements?

— *Aiya*, Du Zhuang, penser? Il faut que tu regroupes ses vêtements par ensembles, autrement il jettera tout pêle-mêle! Tu ne comprends vraiment pas, les enfants d'aujourd'hui ne sont pas du tout comme à notre époque, quand nous devions nous débrouiller tout seuls!

— Mais si tu fais toujours tout pour lui, il n'aura jamais l'occasion d'apprendre. De plus, il ne peut pas toujours avoir sa mère derrière lui. De toute façon...

La mère de Du Zhuang m'interrompt. Sa voix s'était teintée d'agressivité.

— Je comprends parfaitement tous ces grands principes! Mais je ne peux pas m'empêcher de me faire du souci pour lui. J'ai passé plus de vingt ans à me tourmenter chaque jour; comment ne pas m'inquiéter dès la minute où je ne peux plus ni le voir ni le toucher? Quelle mère n'aurait pas le cœur brisé si son fils avait froid ou faim?

— Mais nous devons tout de même les aider à grandir, non ? Sinon, ils ne trouveront jamais d'épouse. Je refuse de croire qu'il mettrait à la fois deux vestes matelassées et un short pour sortir. De toute façon, s'il attrapait froid, ça lui apprendrait à établir un lien entre les vêtements et le temps qu'il fait dehors.

Ce jour-là, elle a passé plus d'une heure au téléphone à discuter de ce sujet avec moi. Elle refusa de lâcher prise jusqu'à ce que son fils lui fasse un rapport détaillé sur la manière dont il avait rangé ses affaires. Il était alors déjà deux heures du matin en Chine. N'osant pas raccrocher, je dis à Du Zhuang :

— Je connais les craintes qu'une mère éprouve pour son unique enfant ; à chaque instant, nous vivons dans la peur qu'il ne soit blessé dans un accident malheureux, même s'il y a une chance sur un million que cela arrive.

Et c'est ainsi que Du Zhuang s'est retrouvé à faire la navette entre la maison de la vieille dame et la nôtre. De grands changements s'opérèrent en lui pendant cette période, changements qu'aucun de nous n'avait anticipés.

Tout d'abord, l'appétit de Du Zhuang sembla renaître, et son habitude de chipoter sur la nourriture disparut presque entièrement.

La première fois qu'il revint chez nous pour le week-end, bien qu'on eût l'impression qu'il n'était parti que depuis trois jours, il avait une faim de loup. Avant même que nous passions à table, il avait déjà dévoré tout ce qu'il y avait dans le réfrigérateur, y compris le pain rassis ! Surprise et ravie, je lui demandai d'où lui venait cet appétit tout neuf. Il m'expliqua que, par politesse, il mangeait tout ce que la vieille dame lui proposait. Quelle que fût la quantité de nourriture qu'elle lui présentait, il engloutissait tout, ne sachant pas s'il pouvait demander à être resservi. De plus, sa maîtrise de la langue anglaise n'étant pas à la hauteur, il lui arrivait souvent de ne pas

comprendre ce que lui disait la vieille dame à propos de la nourriture. Quand elle lui posait des questions et qu'il ne comprenait pas, il répondait invariablement : « D'accord, c'est parfait. » Mais il y avait encore des choses dans la cuisine occidentale, principalement les plats froids et les mets sucrés, auxquelles il n'arrivait pas à s'habituer. Comme il n'existait pas de commerce de proximité dans le quartier où il habitait, il lui arrivait souvent d'avoir faim la nuit. Dans ses rêves défilaient devant ses yeux des plats chinois auxquels il n'avait jamais accordé une pensée auparavant. Maintenant qu'il était de retour chez moi, il avait bien l'intention de manger tout son content !

Je ne tardai toutefois pas à m'apercevoir que l'appétit de Du Zhuang était un puits sans fond. Chaque week-end, lorsque j'allais faire les courses pour Panpan et Du Zhuang, j'avais l'impression de nourrir une famille de sept ou huit personnes. Si incroyable que cela puisse paraître, Du Zhuang était capable d'ingurgiter la moitié d'une oie à lui tout seul ou assez de viande rôtie pour rassasier trois ou quatre personnes. En outre, il grignotait constamment entre les repas. Un jour, avant l'une de ses visites du week-end, il me fit savoir par téléphone combien lui manquaient les pieds de porc braisés. Où allais-je trouver des pieds de porc à Londres ? Tous mes doctes amis secouèrent la tête et déclarèrent qu'ils n'avaient jamais entendu dire qu'il existât une telle chose dans tout Londres. Toutefois, mes collègues de l'École d'études orientales et africaines m'affirmèrent :

— Bien sûr qu'il y en a !

Suivant leurs indications, je réussis à me procurer huit gros pieds de cochon au marché de Brixton dans le sud de Londres.

Le samedi, lorsque Du Zhuang arriva à la maison, il sentit l'odeur des pieds de porc et en fut tout excité. Je lui expliquai qu'ils devaient cuire à feu doux jusqu'au



lendemain, et qu'il pourrait en remporter des portions supplémentaires chez la vieille dame. Cette nuit-là, je crus entendre de faibles bruits en provenance de la cuisine, mais je n'y fis pas très attention, pensant qu'il s'agissait du chat des voisins qui venait encore nous rendre visite. Mais qui l'eût cru? Le lendemain matin, je me levai de bonne heure pour aller jeter un œil sur les pieds de cochon. Je soulevai le couvercle, et les bras m'en tombèrent. Il ne restait que deux pieds de porc dans la marmite... Où étaient passés les six autres? Ce n'était tout de même pas... Je ne pouvais croire que Du Zhuang les avait tous mangés. C'étaient les plus gros pieds de cochon que l'on puisse imaginer, ils venaient de porcs énormes! Comment une seule personne... Je n'arrivais pas à croire que Du Zhuang eût vraiment fait ça, mais il n'y avait aucune trace d'effraction dans la maison. Quand Du Zhuang se leva, je mourais d'impatience de savoir ce qu'il avait à dire sur la disparition des pieds de cochon.

A peine avais-je ouvert la bouche pour dire :

— Bonjour, Du Zhuang! Tu sais, les pieds de porc braisés...

— Arrêtez! m'interrompit-il d'un ton irrité. Ne prononcez même pas ce mot!

Ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, je continuai :

— Plusieurs pieds de cochon ont disparu, je ne sais pas...

— Stop! Ne dites plus rien, je ne supporte plus d'entendre ce mot, répéta-t-il avec sérieux.

Ses paroles me laissèrent tout d'abord perplexe, puis abasourdie.

— Quoi? Pourquoi je ne pourrais pas dire... Grands dieux, non, ce n'est pas possible!

Se tenant le ventre, Du Zhuang hocha la tête. Ses papilles l'avaient emporté sur sa raison. Pendant la nuit, il s'était levé sans faire de bruit et avait tranquillement dévoré six gros pieds de cochon bien gras! Longtemps

après cet épisode, Du Zhuang interdisait encore à tous ses amis de prononcer le mot fatal!

Par la suite, une fois qu'il nous eut quittés pour commencer à préparer son master en dehors de Londres, chaque fois que mon mari et moi passions devant d'alléchants étals de nourriture dans les supermarchés, nous ressentions une pointe de nostalgie, car nous savions que sans Du Zhuang nous ne pourrions jamais venir à bout d'un tel festin.

Lorsque ses parents vinrent lui rendre visite, six mois après son arrivée en Angleterre, ils n'en crurent pas leurs yeux. Leur frêle enfant s'était métamorphosé en un grand et solide gaillard, avec un dos large comme celui d'un tigre et un ventre d'ours!

— Xinran, me demanda sa mère, je me suis creusé la tête, j'ai tout essayé, mais rien de ce que j'ai pu lui préparer n'a jamais éveillé l'appétit de Du Zhuang. Comment diable t'y es-tu prise pour le faire manger comme ça?

— Je l'ai laissé mourir de faim, répondis-je.

— Comment est-ce possible?

Sa mère refusa tout net de le croire.

En réalité, les parents qui se plient à tous les caprices de leurs enfants ne font qu'étouffer l'intérêt de leur progéniture pour la vie et la nourriture. Le bon sens nous dit que, pour ce qui est des aspirations et des envies, l'absence attise le désir. Mais en tant que parents, nous n'avons pas le cœur de faire attendre nos enfants ni de les priver. Au fil du temps, notre complaisance excessive finit par restreindre leur aptitude à aller à la rencontre de la vie et réduit leur intérêt pour la société qui les entoure. Cette tendance est particulièrement prononcée dans les familles d'enfant unique.

Sa nouvelle indépendance avait également changé Du Zhuang d'une autre façon. Pour la première fois de sa vie, il avait pris conscience de sa propre ignorance.

A la fin de l'année, Du Zhuang célébra son vingt et unième anniversaire. Au Royaume-Uni, il s'agit d'une étape importante dans la vie. A partir de cet âge, une personne est pleinement admise dans la société et traitée en adulte. Pour fêter l'événement, nous avons organisé un dîner au cours duquel nous lui avons expliqué qu'en Occident vingt et un ans était le début de l'âge adulte. Nous lui avons dit que nous espérions le voir capable de défier sa nature renfermée et de sortir de ce profond et étroit « abîme de connaissance » formé par son éducation chinoise « à la chaîne » afin d'apprendre à réfléchir et à s'interroger. Du Zhuang n'avait pas l'air particulièrement inspiré par tout cela, mais n'en hochait pas moins humblement la tête en signe d'assentiment à ces paroles d'« édification » de la part des aînés. Les Chinois considèrent en général que c'est là une attitude correcte pour un enfant sage, un bon élève ou un bon employé. Je crois pour ma part que pour qu'une personne puisse faire preuve de vitalité, ses idées doivent d'abord en avoir. A cette condition seulement sera-t-elle en mesure de communiquer avec les autres avec aisance et vivacité, et alors seulement elle aura de l'énergie physique. Le système d'éducation chinois, centralisé et monolithique, ressemble à une amibe en train de se reproduire : il réfrène l'entrain de la jeunesse et la gave de connaissances au détriment des compétences pratiques. Qu'est-ce donc que ce sentiment d'isolement et de mise à l'écart que connaissent des dizaines de milliers d'étudiants chinois en Occident, sinon une répercussion de cet « abîme de connaissance » ?

Pour stimuler l'intérêt de Du Zhuang à l'égard des relations avec autrui et pour l'encourager à penser davantage à la société, je l'aidai à préparer quelques sujets de conversation qu'il pourrait aborder avec sa logeuse et ses camarades de classe. Plusieurs semaines plus tard, son besoin de contact humain et la gêne que lui causait son

ignorance éveillèrent en Du Zhuang une véritable fringale spirituelle. Je saisis cette occasion pour l'encourager à lire une encyclopédie pour enfants. Premièrement, cela lui donnait la possibilité de lire des articles sur les sujets qui l'intéressaient et progressivement d'améliorer sa maîtrise de la lecture. Deuxièmement, cela lui permettait de combler quelques lacunes dans ses connaissances en matière d'histoire et de société. Troisièmement, cela l'entraînait à méditer sur des problèmes et à établir des liens et des comparaisons entre eux. En trois mois, Du Zhuang lut avec application l'intégralité de l'*Oxford Children's Encyclopedia*, ce qui à ce jour encore m'émeut et m'emplit de fierté. Ce gros volume a ouvert d'innombrables perspectives de plaisir pour Du Zhuang. Il s'est mis à aimer réfléchir et questionner, au point que le débat est devenu l'un de ses passe-temps favoris et qu'une fois lancé, il était impossible de l'arrêter! J'en ai fait les frais et lui ai servi d'adversaire en de multiples occasions. Il discutait avec moi jusqu'à ce que nous devenions l'un et l'autre tout rouges. Du Zhuang, autrefois timide et réservé, acquiesçant poliment à tout, était désormais lancé et n'a plus jamais regardé en arrière. Il était sorti de cet abîme, avait commencé à voler de ses propres ailes et à avancer la tête haute.

A partir de là, nos conversations sont devenues plus adultes. Pourquoi l'histoire de la Chine, telle que la connaissent les Occidentaux, est-elle si différente de ce que nous apprenons? Pourquoi la Chine, une nation si immense et si peuplée, ne joue-t-elle pas un rôle plus influent dans le monde? Qu'est-ce que la démocratie, réellement? La Chine pourrait-elle intégrer les principes démocratiques de l'Occident? Le modèle économique occidental est-il périmé et l'Occident pourrait-il envisager de suivre le modèle économique chinois?

Cependant, juste au moment où je croyais avoir incité Du Zhuang à apprendre à faire les bagages de sa propre

vie, sa nouvelle trajectoire le conduisit à un chagrin que je n'avais pas prévu, une souffrance qui découlait de son éveil émotionnel. Il avait foncé tête la première dans un choc des valeurs, une collision entre les cultures chinoise et occidentale.

Un après-midi de printemps, le premier que Du Zhuang passait en Angleterre, je rentrai chez moi après avoir donné mes cours à l'université et le trouvai assis sur le canapé, agité et anxieux. Son visage était écarlate, ses dix doigts noués, ses orteils serrés les uns contre les autres, comme pour se réconforter mutuellement.

— Du Zhuang, nous sommes en semaine, comment se fait-il que tu sois revenu ? lui demandai-je en ôtant mon manteau. Tu ne te sens pas bien ?

J'avais pris un ton délibérément désinvolte, pensant que si j'en faisais toute une histoire, je risquais de l'embarrasser, l'empêchant ainsi de déballer ce qui le préoccupait, et de le faire fuir.

— Ce... ce n'est rien, bredouilla-t-il, comme s'il ne savait pas quoi faire de sa langue.

— Tu es malade ? Il est arrivé quelque chose ?

Je m'assis sur le canapé en face de lui et me mis à feuilleter quelques devoirs de mes étudiants, m'efforçant d'afficher un air détendu tout en tâchant de découvrir la cause du problème.

— Je ne suis pas du tout malade, c'est juste que je ne peux pas sortir dans la rue, aujourd'hui, murmura-t-il.

Interloquée, je le dévisageai et demandai :

— Pourquoi ne pourrais-tu pas sortir dans la rue ?

Il me lança un coup d'œil, puis s'empressa de se couvrir les yeux de ses doigts entrecroisés.

— Ici, dans les rues de Londres, les filles ne portent presque rien sur elles, et elles se trémoussent en marchant. Quand je les vois, mon cœur cogne à grands coups, comme s'il allait me sortir par la bouche ! Tout le sang

de mon corps vient gronder dans ma tête, et j'ai l'impression que mon crâne va éclater!

En toute honnêteté, je n'avais aucune idée de ce que je devais lui répondre.

Il est vrai qu'avant l'an 2000, très peu de Chinoises portaient des débardeurs ou des robes courtes à bretelles, et celles qui le faisaient se cantonnaient principalement dans les grandes métropoles internationales de Pékin et Shanghai. Moi-même, quand j'enseignais à l'université de Londres, je me sentais quelque peu gênée en voyant de jeunes Anglaises et autres Européennes se promener dos nu et décolletées. Ce devait être bien pire encore pour un jeune Chinois, tel que Du Zhuang, qui n'avait jamais vu de « femmes libres ». Mais comment pouvais-je l'aider? Même si nous n'appartenions pas à la même génération, je venais comme lui d'une culture où « une seule allusion au sexe et les gens changent de couleur ». A l'époque, il était interdit d'évoquer tout ce qui avait trait au sexe ou à des sujets « jaunes<sup>1</sup> » dans les livres, les médias et l'art. De plus, l'éducation sexuelle en Chine n'est devenue obligatoire dans les écoles primaires qu'en 2002, si bien que nous avons tous les deux raté le coche.

Je me souviens que, avant que mon fils Panpan n'entre à l'école en Angleterre en avril 2000, une enseignante lui avait demandé s'il avait reçu la moindre éducation sexuelle. Comme il ne comprenait pas l'anglais, il leva la main et attendit que je lui traduise la question. Je devins écarlate, car je n'avais jamais abordé le sujet du sexe avec lui auparavant. Dans la culture chinoise, et pendant la période que j'avais connue, c'était un mot que nous ne pouvions même pas nous résoudre à prononcer. Je finis par être obligée d'admettre franchement qu'il n'existait pas d'éducation sexuelle dans les écoles primaires chinoises.

---

1. En Chine, le jaune est associé à la pornographie. (*N.d.T. français*)

— Dans ce cas, nous ne pouvons accepter cet enfant, répondit l'enseignante. Les enfants britanniques commencent l'éducation sexuelle dès l'âge de dix ans. S'il n'a bénéficié d'aucune éducation dans ce domaine à son âge, nous ne pouvons garantir sa sécurité à cet égard. Nous n'avons pas d'enseignants chinois, nous ne pouvons donc rien faire pour l'aider. Je suggère que vous lui fassiez rattraper son retard le plus tôt possible et que vous reveniez l'inscrire ensuite.

J'étais folle d'inquiétude. Je dois avouer ici que je n'avais acquis mes propres connaissances en matière sexuelle qu'après le mariage et qu'elles étaient basées sur mon expérience pratique. Comment allais-je bien pouvoir trouver un moyen de dispenser une éducation sexuelle à un jeune garçon ? J'étais mère célibataire en ce temps-là, mais pouvais-je permettre que l'on empêche un enfant de commencer l'école à cause de l'ignorance de sa mère ? Pour finir, un ami britannique m'a sortie de ce mauvais pas. Un jour, ses trois fils ont emmené Panpan dans leur chambre et lui ont donné un cours d'éducation sexuelle. J'étais assez sceptique quant à la façon dont cela allait se passer, vu qu'aucun des trois ne parlait chinois. Comment se débrouilleraient-ils pour expliquer les choses à Panpan ? L'aîné des garçons m'expliqua :

— C'était un exercice à balles réelles. Nous avons tous les quatre enlevé notre pantalon !

Mais dès lors que Du Zhuang n'était pas mon fils, était-il vraiment légitime que je le confie à des amis britanniques pour qu'ils l'entraînent « au combat », avec ou sans « balles réelles » ? Toby suggéra que Du Zhuang devait sortir et apprendre à fréquenter des filles. Selon lui, c'était une aptitude indispensable que Du Zhuang devait perfectionner par une pratique assidue. Je parlai avec la mère du jeune homme au téléphone de ce que son fils traversait, encore une fois sur les conseils de Toby, dans

l'espoir que ses parents prendraient une décision rapide concernant leur enfant. Au lieu de quoi, la mère de Du Zhuang m'asséna :

— Ne t'avise pas d'inculquer de mauvaises habitudes à la prunelle de mes yeux!

Il commençait à faire de plus en plus chaud, les filles dans les rues étaient de moins en moins vêtues, et Du Zhuang de plus en plus tourmenté. Malgré tout, les conseils de sa mère s'avéraient chaque jour plus effrayants. Visiblement, à la moindre seconde d'inattention, Du Zhuang se consumerait de désir sexuel! Mais comme auparavant, je n'allais pas m'opposer aux souhaits de sa mère.

Voyant cela, Toby finit par dire que si des leçons pratiques n'étaient pas envisageables, alors pourquoi ne pas essayer les livres? Peut-être Panpan pourrait-il l'aider?

C'est dans cet esprit que nous avons donc emmené Du Zhuang dans notre maison de campagne à Stourhead et avons laissé traîner à dessein un exemplaire de *Africa Adorned* sur la table basse. Il s'agissait d'un grand livre de photographies sur la culture africaine, dont Toby avait assuré la conception et la promotion, et qui contenait un assez grand nombre de nus. Nous espérions profiter de la présence de Panpan durant le week-end pour donner aux garçons une occasion de discuter des différences entre les hommes et les femmes tout en feuilletant l'ouvrage. Plus tard dans la journée, comme Toby et moi revenions d'une promenade dans les champs, nous avons trouvé les deux garçons occupés à regarder le livre.

— J'ai commencé par leur parler un peu de l'ouvrage, me dit Toby discrètement, puis ils se sont mis de la partie. Nous l'avons exprès ouvert à une page montrant des photos de nus, et je leur ai parlé du corps humain du point de vue du photographe. Il n'y a qu'à voir comment ils ont réagi; à partir du moment où ils ont pu commencer à exprimer leur opinion, tout s'est bien passé.



Ce jour-là, Toby fut le seul à parler. Du Zhuang et Panpan ouvrirent à peine la bouche. Mais quelques jours plus tard, Du Zhuang semblait avoir surmonté sa peur de sortir et commençait même peu à peu à parler des filles.

Pendant cette période, Toby a exercé une profonde influence sur Du Zhuang. Il l'a encouragé à lire et à réfléchir, à sortir pour rencontrer des gens, à aller dans des boîtes de nuit pour danser avec des filles et à diverses fêtes d'étudiants. L'idée de Toby était que, pendant ces soirées, les gens avaient des contacts plus étroits, ce qui offrirait à Du Zhuang l'occasion d'apprendre peu à peu à connaître la culture occidentale.

Un week-end, Du Zhuang nous annonça qu'il allait à une fête organisée par quelques-uns des étudiants européens de sa classe. La soirée devait durer toute la nuit. Toby dit que cela l'aiderait à mieux comprendre ses camarades européens en dehors du cadre scolaire, que c'était le genre de choses que devaient faire les jeunes. Mais lorsque Du Zhuang revint à la maison, il était à peine minuit.

— Comment se fait-il que tu rentres déjà? lui demandai-je. Je croyais que la fête allait se prolonger jusqu'à demain.

Il me lança un de ses regards, ne sachant visiblement par où commencer. Au bout d'un long moment de silence, il lâcha qu'il y avait un étudiant très riche dans sa classe, dont les parents possédaient une grande maison dans Londres, et que c'était là que se déroulait la fête.

— Il y avait une de mes camarades, une Espagnole, qui portait des vêtements en tissu transparent qui dévoilaient tout. Quand nous dansions ensemble sur de la musique disco, sa poitrine tressautait, on aurait dit qu'elle m'appelait! C'était vraiment insupportable, j'avais peur de perdre le contrôle.

Je savais ce qu'il entendait par « perdre le contrôle ». Les aïeux de Du Zhuang avaient été soumis à la volonté des empereurs tout au long de nombreuses dynasties. Les

deux générations avant lui avaient été dominées par des valeurs familiales forgées durant une époque exceptionnelle et tumultueuse. Dans ce carcan politique, toute notion du bien et du mal était devenue très incertaine. Des éléments des doctrines de Confucius et Mencius étaient demeurés gravés dans la vie des gens, mais il y avait aussi les convictions communistes qui s'étaient imperceptiblement insinuées dans leurs pensées grâce à des cours d'études politiques quotidiens. J'ai pensé que la perte de contrôle dont parlait Du Zhuang était une peur d'aller contre les enseignements de ses parents et de perdre un sens moral qui lui avait autrefois tenu à cœur.

Néanmoins, la chose même que Du Zhuang redoutait se produisait inexorablement dans sa vie en Angleterre. Il ne s'agissait pas simplement d'un manquement aux convenances entre hommes et femmes ni d'un changement de ses habitudes. C'était aussi une profonde remise en question et un sentiment de déception à l'égard de la famille dont il avait été autrefois si fier et du père qu'il avait vénéré.

Du Zhuang était né à la campagne et, au moment où ses parents étaient partis s'installer en ville, il avait déjà sept ans. Il m'a raconté que ce qui l'avait tout d'abord impressionné, c'étaient les autobus. Ces imposants véhicules qui pouvaient transporter tant de gens, plus gros et plus rapides même que des tracteurs ! Il se souvenait que le lendemain de son arrivée, il avait réclamé à grands cris d'aller voir les grosses voitures. Il s'était approché d'un bus en stationnement, avait levé la tête et examiné avec attention l'énorme chose qui se dressait devant lui, l'avait regardée si intensément qu'il en était tombé littéralement à la renverse ! A ses yeux, la ville était synonyme de larges avenues à la chaussée bien lisse, aux antipodes des chemins de terre de campagne où il avait été bringuebalé sur la bicyclette de son père au point d'en avoir mal au derrière !

Même si tout était plus grand et plus distant en ville, c'était toujours un plaisir de faire chaque jour, pendant une heure, le trajet de l'école sur le porte-bagages du vélo de son père. Il observait avec délectation les rues pittoresques et tous ces gens différents, chaque personne avec son expression bien à elle. En général, son père ne parlait pas pendant le trajet et ne l'interrogeait qu'occasionnellement sur l'école, sa voix étant souvent noyée dans le vacarme de la circulation.

Bien que son père eût par la suite acheté une voiture, Du Zhuang n'a jamais oublié ces allers et retours avec lui, entre chez eux et l'école. Les jours de pluie, surtout, ils chantaient en chœur tout le long du chemin, leurs voix couvrant le bruit de la pluie. En ce temps-là, Du Zhuang aurait voulu qu'il plût tous les jours pour pouvoir chanter avec son père! En grandissant, il a eu l'impression que son père passait de moins en moins de temps avec lui. Progressivement, il devenait davantage un personnage public qu'une figure paternelle. Même l'université où étudiait Du Zhuang invitait son père à venir donner des conférences. Peu à peu, son père est apparu comme un dieu aux yeux du jeune garçon, tout auréolé de l'admiration de ses camarades de classe. Du Zhuang parlait rarement de sa mère, et quand il le faisait, c'était d'une petite voix faible.

Lorsque Du Zhuang est venu étudier au Royaume-Uni, je suis restée en contact téléphonique permanent avec ses parents. Je ne sais pas comment cela se produisait, attendu que j'étais à peu près du même âge que sa mère et que j'avais fait des études plus poussées, mais je n'arrivais jamais à avoir le dessus lors de nos discussions sur la vie. Mes théories finissaient toujours par ressembler à d'exotiques plantes de serre, beaucoup moins fraîches que ses rustiques choux blancs cultivés en plein champ!

Quand ses parents vinrent le voir en Angleterre, Du Zhuang les accompagna dans leur visite touristique de l'Europe. Un jour qu'ils se trouvaient en France, je reçus un appel déchirant de sa part :

— Xinran, je ne sais comment vous dire ça, mais ces derniers jours, l'adoration que je vouais à mon père a été réduite à néant. Avant, je le prenais pour une sorte de dieu, un grand économiste, un entrepreneur hautement respecté, un des hommes d'affaires les plus éminents de Chine. Mais dans la société occidentale cultivée, il paraît tellement inculte. Au restaurant, il aspire bruyamment sa nourriture, et quand il fume une cigarette, il montre ses dents toutes tachées de jaune. Il hurle de rire en pleine rue, sans jamais s'inquiéter de ce que les gens peuvent en penser. Je profite de ce qu'ils sont en train de faire du shopping dans un grand magasin pour vous appeler. Comment est-il possible qu'ils ne comprennent rien ? Ma mère parcourt les rues à la recherche de certaines marques, que les Occidentaux pour leur part trouvent ringardes ! J'ai honte quand je suis avec elle, c'est une vraie torture. Je n'ai pas envie de continuer à visiter l'Europe avec eux, je veux rentrer à Londres dès demain !

Abasourdie, je suis restée un moment sans savoir quoi dire. Comment l'attitude de Du Zhuang envers les parents dont il était autrefois si fier avait-elle pu changer aussi radicalement en l'espace de seulement six mois ? S'étaient-ils, à ses yeux et dans son cœur, métamorphosés en péquenauds qui lui faisaient perdre la face ? Je m'avisai immédiatement qu'il ne pouvait pas tout laisser tomber et rentrer à la maison. Il ne fallait pas non plus que ses parents apprennent ce revirement soudain sur lequel « le temps n'avait pas encore fait son œuvre ». Cela leur ferait un choc qu'aucun parent ne pourrait supporter : se voir rejeter par leur fils unique, le fils qu'ils s'étaient donné tant de mal à élever !

— Du Zhuang, écoute-moi, dis-je d'un ton sans réplique. Tu as vingt et un ans, maintenant, personne ne peut t'obliger à faire quoi que ce soit, mais, ne serait-ce que pour payer ta dette de reconnaissance envers tes parents qui t'ont élevé, il faut absolument que tu termines ce voyage en Europe avec eux, jusqu'au bout. Autrement, tu le regretteras certainement plus tard. Quant à ce que tu ressens, je crois que je comprends ce que tu traverses, mais ce n'est pas le moment d'en discuter. Tu ne dois pas abandonner tes parents en plein Paris et les laisser en plan pendant que tu vas en douce passer de longs coups de téléphone. Patiente jusqu'à ton retour, et nous parlerons de tout ça.

— Bon... bon... d'accord, consentit-il non sans réticence.

Lorsqu'ils furent revenus de leur voyage en Europe, j'eus une longue discussion avec lui sur les berges de la Tamise.

— Qu'est-ce qui t'a fait changer si brusquement ?

Je voulais l'entendre me dire le fond de sa pensée.

— Hum, c'est juste qu'il y a trop de différence.

Il semblait ne pas savoir par où commencer.

— Quelle différence ? La différence entre la culture chinoise et la culture européenne ? *Voyons*, c'est un sentiment que tous ceux qui viennent d'Asie éprouvent en arrivant en Occident. Pourquoi as-tu l'impression que c'est plus pénible pour toi que pour les autres ?

Tout en parlant, je remarquai que les flots de la Tamise changeaient de direction – une forte marée faisait remonter l'eau de mer vers l'amont, alors même que le fleuve poursuivait sa route.

Du Zhuang aussi contemplait le fleuve.

— Quelle différence ? Ils ne sont pas cultivés ni raffinés comme l'est Toby. Ils ne profitent pas de la vie de tous les jours comme vous le faites. Et ils n'ont pas le

respect des Occidentaux envers les personnes ordinaires. Je ne l'avais jamais remarqué auparavant, mais maintenant que je vis de façon indépendante en Occident et que je peux observer et réfléchir par moi-même, le recul m'a permis de mieux voir mes parents. Et grâce à cette image plus complète, je m'aperçois à présent que ce qui fait apparaître mon père comme un dieu n'est en réalité qu'une auréole sociale posée sur sa tête. Retirez-lui cette auréole, et il est pareil à n'importe quel autre père chinois. Exactement comme une de ces ondulations sur la Tamise, qui apparaissent parfois puis disparaissent au milieu des vagues innombrables.

Il poussa un soupir et continua :

— Avant, je vénérâis mon père, mais maintenant... comment pourrais-je ne pas en souffrir? Xinran, vous comprenez ça?

Est-ce que je comprenais? Je le pensais. Son divin père était une figurine d'argile. Quand elle entrait en contact avec les eaux de la Tamise, sa substance se désagrégeait! De la même manière, de nombreux Chinois se rendent compte qu'une fois arrivés en Occident, leur orgueil national se dissout dans le monde extérieur, plein de vie et de mouvement. A dire vrai, les Occidentaux qui vont vivre en Chine connaissent de semblables pincements au cœur. La modernité dont ils sont si fiers semble bien naïve à côté de la civilisation chinoise multimillénaire. Mais je n'ai rien dit de tout cela à Du Zhuang. Ce dont il avait besoin en cet instant n'était pas un discours théorique sur les progrès de la mondialisation, mais quelqu'un pour l'aider à comprendre ses parents chinois.

— Je crois que je comprends ce que tu ressens. Mais je pense que ce que tu prends pour une image plus complète ne l'est en réalité pas du tout. Ce que tu as perçu en fait de tes parents, c'est une surface plane en deux dimensions, vue de loin. Tu n'as pas pu distinguer l'histoire qui

se trouve derrière cette image, ni la société qui a façonné ses côtés. Six mois d'éducation britannique t'ont appris une chose : tes parents, qui en Chine font partie de l'élite, de l'aristocratie, ressemblent à des paysans déambulant dans Wangfujing, la rue commerçante de Pékin, quand ils se promènent sur les Champs-Élysées, pas vrai ? Mais combien de parents chinois ont-ils la possibilité de mettre les pieds dans ces rues animées d'Occident ?

« En Chine, où tu es né, 90 % de la population vit à la campagne, ou y vivait il n'y a encore pas longtemps. Plusieurs milliers d'années de civilisation agraire ont forgé des "caractéristiques particulières" dans les coutumes et les comportements des Chinois, et celles-ci peuvent parfois nous mettre mal à l'aise ou même nous faire perdre la face, n'ai-je pas raison ? Mais tu sais, chaque pays dans le monde a eu une civilisation agraire similaire dans un passé pas si lointain et des « mœurs grossières » identiques qui ont évolué depuis. Aujourd'hui, tu étudies à l'étranger, mais il y a cent ans, Dickens avait beaucoup à dire sur les bruyants marchés paysans, et l'œuvre de Maupassant regorge des habitudes désagréables et des coutumes rétrogrades des classes moyennes et inférieures en France.

« Et ta mère, qui en vingt ans est passée de sa condition de paysanne, portant ses marchandises au bout d'une perche, à celle de personnage officiel qu'elle est aujourd'hui. Capable de sauter dans un avion pour aller voir son fils qui fait ses études en Europe. Quel changement cela a été dans sa vie, et avec quelle rapidité il est survenu ! C'est comme si ta mère avait encore sur l'épaule un profond sillon creusé par le poids du bâton qu'elle a porté pendant plus de dix ans ; il ne va pas s'effacer simplement parce que ton anglais s'améliore chaque jour. Comment pourrait-elle continuer à affronter les difficultés de la vie dans une ville chinoise et être en même temps telle que tu la voudrais, semblable aux femmes occidentales, vivant

parmi les vingt-six lettres de l'alphabet anglais? Au début, elle ne parlait pas comme une citadine, elle ne savait lire qu'un petit nombre de mots et connaissait encore moins de choses sur la vie et la civilisation urbaines. Quand elle a débarqué en ville de sa campagne, n'était-elle pas exactement comme toi quand tu es arrivé de Chine en Angleterre? Mais ta mère s'est battue pour s'en sortir. Elle a donné à ton père une famille heureuse et paisible et t'a procuré une éducation chinoise et occidentale. Elle est même devenue membre du politburo local. Combien de mères venues de la campagne peuvent-elles rivaliser avec les gens de la ville, mener une vie courageuse et indépendante comme ta mère le fait?

« Et je ne parle même pas de ton père. En société, c'est un entrepreneur prospère, mais peu de gens voient ses qualités de bon père de famille. Après la Révolution culturelle, combien de jeunes gens éduqués envoyés à la campagne ont-ils rejeté leurs épouses paysannes une fois retournés à la ville. Mais pas ton père. Non seulement, il ne s'est pas débarrassé de ta mère, avec sa perche et tout, mais il a eu à cœur de l'aider à mener une vie courageuse, indépendante et heureuse, à la vue de tous les gens de la ville. De plus, son sentiment de responsabilité à l'égard de ta mère et de son bonheur l'a incité à aider toutes les sœurs de ta mère à venir en ville et à voyager à travers le monde. Il a aussi contribué à assurer une bonne éducation à tous leurs enfants à la campagne. En Chine, ou même dans le monde entier, combien d'hommes, combien de maris ont pareil sens du devoir et donnent à leur femme ce genre d'amour?

Je m'enflammais à mesure que je parlais, et les vagues qui enflaient sur la Tamise avec la marée ajoutaient leur puissance à mes paroles.

— Qu'est-ce que la noblesse? La position sociale? La richesse et la renommée? De la façon dont je vois les



choses, comment quelqu'un qui n'aime pas sa propre famille pourrait-il être noble? Comment pourrait-il se montrer digne d'une bonne réputation? N'es-tu plus à même de reconnaître la noblesse de tes parents chinois et la grandeur de ta mère paysanne, juste parce que tu as assimilé la soi-disant civilisation occidentale? A quoi sert l'éducation? Qu'est-ce que la culture et la civilisation? Chaque lieu possède sa propre culture spécifique. Les gens sans instruction, qui vivent dans les déserts, les montagnes ou sur les rives de l'océan, ont tout de même la culture de leur région. Notre éducation est censée nous aider à comprendre les différentes cultures. La civilisation signifie respecter toutes les cultures et être capable de profiter de leurs enseignements. La noblesse, c'est la générosité et la tolérance. Selon cette logique, qui, de toi ou de ton père, est le plus cultivé? Qui est le plus civilisé? Qui est le plus noble?

A ces mots, Du Zhuang se mit à pleurer. Je sus que ses larmes arrosaient son âme chinoise desséchée et ses sentiments envers sa famille, sentiments qui avaient été à deux doigts de se flétrir.

Par la suite, Du Zhuang me dit que cette discussion avait été comme une reconstruction, qui l'avait obligé à réfléchir longuement jusqu'à ce que ses parents couverts de poussière se remettent peu à peu à briller.

Cependant, quand il en vint à s'identifier de nouveau aux valeurs de ses parents, il fut une fois de plus soumis à la mainmise de sa famille sur sa vie quotidienne. Trois ans plus tard, lorsqu'il retourna en Chine pour s'établir dans une carrière, fonder une famille et acheter un appartement, il n'avait toujours pas réussi à se libérer de l'amour exclusif et étouffant de ses parents.

J'ai appris plus tard que lorsque Du Zhuang s'est marié, les deux familles d'enfant unique se sont associées pour acheter au couple un appartement de

180 mètres carrés, avec trois chambres et deux salons. La mère du jeune homme s'est chargée de superviser toute la décoration de leur nouveau logement, suivant comme modèle ce qui, d'après son expérience, était le plus tendance dans sa campagne ainsi que ce que les magazines chinois présentaient comme des « maisons idéales » dans le monde entier. Mais elle ne s'est pas arrêtée là. Chaque week-end, dans sa maison du Shandong, elle n'hésitait pas à leur cuisiner des repas pour une semaine, puis les apportait en voiture jusqu'à Pékin pour s'assurer que son fils mangerait correctement!

J'ai un jour rendu visite aux nouveaux mariés dans leur « petit » appartement. Bien que leur nom fût noyé parmi une longue rangée de sonnettes dans l'océan des grands ensembles neufs de Pékin, dès que j'ai franchi leur seuil, le « vieux croûton <sup>1</sup> » que je suis, de retour après avoir été « envoyée en Occident <sup>2</sup> », a été frappé par l'opulence de l'appartement. Dans le vestibule, des vitrines richement ornées regorgeaient d'objets précieux d'or et d'argent, exactement comme dans une boutique. Toutes sortes de robots ménagers conféraient à la cuisine une apparence ultramoderne, presque magique. La salle de séjour principale, qui faisait près de 100 mètres carrés, était aménagée comme une petite salle de cinéma, équipée d'un écran et d'un système stéréo. Une alcôve était remplie de douzaines de courtépentes garnies de soie et

---

1. *Laoxiu* 老朽 : se traduit à peu près par « vieux croûton ». Les Chinois d'un certain âge l'utilisent en parlant d'eux-mêmes pour souligner le fait qu'ils sont âgés et ne servent plus à rien.

2. *Envoyé en Occident*, *yangchadui* 洋插队 : pendant la Révolution culturelle, le terme *chadui* s'appliquait aux jeunes gens instruits que l'on envoyait à la campagne. Après le mouvement de réforme et d'ouverture des années 1980, les Chinois assimilaient souvent les difficultés rencontrées lorsque l'on va étudier ou travailler à l'étranger au fait d'être *yangchadui*, ou « *chadui* à l'étranger ».

autres éléments de literie – cadeaux de mariage de la famille. Tandis que, debout devant la chambre, je les écoutais me faire fièrement leur visite guidée de l'appartement, j'ai constaté combien j'étais devenue occidentale. Toutes les parures de lit étaient certes dignes d'un hôtel cinq étoiles, mais pourquoi diable voulaient-ils vivre dans un foyer qui ressemblait à un hôtel ? Du moins y avait-il un endroit qui n'était pas « parfait ». Ils avaient transformé en débarras leur joli balcon en demi-lune en y entassant des meubles inutilisés.

Le bric-à-brac qui jonchait le sol de la salle de bains me fit terriblement songer à des maisons paysannes que j'avais vues ; tout traînait par terre, car ils n'avaient jamais été obligés de ranger par manque de place. Lorsque je suggérai timidement que j'aimerais manger un repas préparé par le jeune couple, ils échangèrent un regard puis, comme d'une seule voix, me répondirent d'un air embarrassé :

— Depuis six mois que nous sommes mariés, nous n'avons pas une seule fois fait la cuisine nous-mêmes.

Je décidai alors de confectionner avec eux leur premier repas dans leur nouvelle maison, chacun devant se charger d'un plat. En ouvrant les placards de la cuisine, je fus éblouie par des douzaines de batteries de casseroles et coûteux ustensiles de cuisine et tous les gadgets imaginables pour faciliter le travail de préparation culinaire. Il y avait de quoi ouvrir un restaurant ! Mais quand je me mis en quête d'épices et d'herbes aromatiques, je découvris qu'elles avaient toutes été rangées avec les produits d'entretien pour les toilettes. Je leur demandai pourquoi ils les avaient mises à cet endroit, et la gentille épouse de Du Zhuang, si jolie et si élégante, me répondit d'un ton surpris :

— Ce sont tous des flacons, non ?

Avant de se mettre à cuisiner, elle me posa humblement plusieurs questions :

— Est-ce qu'on met l'huile en premier? Ou est-ce qu'on fait chauffer d'abord? Ou le sel? Pour le riz, on commence avec le riz ou avec l'eau?

Du Zhuang m'expliqua que ni l'un ni l'autre n'avaient pratiquement jamais eu l'occasion de cuisiner, les deux couples de beaux-parents se relayant pour leur faire parvenir des plats tout préparés. Parfois, ils n'arrivaient même pas à tout manger.

— Pourquoi vous ne proposeriez pas à vos parents de vous laisser faire la cuisine vous-même? lui demandai-je.

— Avec des familles d'enfant unique comme les nôtres? Comment pourrions-nous? Ils ont peur que nous touchions à la plaque chauffante ou même que nous nous servions d'un couteau! N'avez-vous pas dit que nous étions tenus de respecter nos parents? Nous devons accepter leur amour et leur sollicitude pour leur faire plaisir, sinon, ils vont paniquer et nous téléphoneront sans arrêt pour voir ce que nous devenons. Ma mère dit que les Chinois font grand cas de la piété filiale et que la piété filiale implique de faire tout ce qu'ils disent afin d'être un enfant respectueux et obéissant. Pour vous dire la vérité, quand je suis revenu en Chine, toute l'indépendance que j'avais apprise de la culture occidentale a été aussitôt chassée par le *statu quo* de la vie de famille à la chinoise.

Du Zhuang disait vrai. Nous avons souvent du mal à nous habituer aux changements d'époque et de culture.

En 2006, Du Zhuang partit travailler aux Etats-Unis pour une entreprise multinationale de biens d'équipement ménager, où il devait être chargé d'ouvrir le marché asiatique. Juste avant son départ, je lui conseillai, dès qu'il serait arrivé là-bas, d'envoyer quelques cartes postales pour remercier tous ceux qui l'avaient aidé pendant son séjour en Angleterre.

— Mais est-ce que je ne les ai pas déjà remerciés en partant? me rétorqua-t-il. Pourquoi devrais-je leur dire merci encore une fois?

Eh bien, n'y a-t-il pas un dicton chinois qui affirme qu'une goutte de gentillesse sera récompensée par un puits d'espoir? Mais je m'abstins de lancer le débat. Il était adulte désormais et devait posséder son propre système de valeurs. Après cela, il n'y eut plus aucun contact entre nous pendant une longue période, et nous décidâmes de ne pas le déranger au seul motif qu'il nous manquait. Peut-être avait-il retrouvé son soleil – une conscience qui lui appartenait en propre. Dans le système solaire de chaque personne, il ne saurait y avoir qu'un soleil dans le ciel; à quoi servirait une autre source de lumière?

Toutefois, comme toute mère qui rêve du jour où son enfant comprendra l'étendue du labeur et du sacrifice qu'elle a endurés pour lui, chaque fois que je jetais un vieux calendrier pour le remplacer par un nouveau, je priais toujours pour mon fils, pour Du Zhuang et pour tous les autres enfants uniques de Chine. En même temps, je me rassurais : l'année nouvelle leur apporterait peut-être la conscience, si précieuse dans la vie de tout être humain, qui permet de comprendre l'importance de la gratitude dans la vie, car de toutes les sources de bonheur, la gratitude est la plus égalitaire, ne faisant aucune différence entre les riches et les pauvres.

Comme j'étais sur le point d'abandonner tout espoir d'avoir des nouvelles de Du Zhuang, en mars 2011, je reçus un appel téléphonique inattendu de sa part.

— Xinran, aujourd'hui, je suis devenu père! J'ai une fille!

Sa voix trahissait ce mélange d'intense émotion et d'épuisement qui doit être commun à tous les nouveaux parents. Au moment de raccrocher, j'étais submergée par l'émotion. Se pouvait-il que ce grand gamin, dont la mère avait eu autrefois l'habitude de tout faire à sa place, fût réellement devenu père? Et cette naïve petite épouse était-elle vraiment une mère désormais? Ces deux grands gosses seraient-ils capables de porter le ciel sur leurs épaules

au-dessus de leur propre enfant ? Leurs parents pourraient-ils cesser de s'inquiéter pour leur fils et leur fille « toujours pas adultes » qui allaient encourir les périls de la parentalité ?

Au bout de trois mois d'anxiété, mes inquiétudes furent dissipées par deux photographies du bébé et un texto. Le nourrisson était si potelé que ses petites joues rebondies se pressaient contre sa bouche minuscule autour de laquelle elles formaient un renflement. Ses parents, enlacés et souriants, paraissaient éclatants de santé et pleins d'assurance. Du Zhuang me disait que, contrairement à de nombreux couples chinois de leur âge, ils n'avaient pas demandé à leurs parents de les aider. Au lieu de cela, ils avaient recherché dans les livres et sur Internet le b.a.-ba de l'art d'élever les enfants. Des cours d'éducation parentale disponibles dans leur banlieue américaine leur étaient également d'un grand secours. Il ajouta que sa femme et lui considéraient comme une preuve de maturité le fait d'être capables de s'acquitter de leur dette envers leurs parents qui les avaient élevés par une solide indépendance.

Cela me rappela ce que Du Zhuang m'avait dit un jour :

— Nous sommes différents des autres, nous n'avons ni frères ni sœurs à qui parler et avec qui partager nos parents ou l'espace familial. Nous sommes obligés d'assumer nos sentiments et notre perception de nos parents, et d'arriver à comprendre par nous-mêmes. Les autres peuvent-ils réellement appréhender la solitude et les difficultés des gens comme nous, qui vieillirons sans proches parents de notre génération, pris entre deux extrêmes, et nous faisant du mal à nous-mêmes et aux autres contre qui nous nous heurtons ? Au sein de notre famille, nous sommes à la fois le soleil et la lune, et on ne nous donne pas le temps ni l'espace pour grandir par nous-mêmes... Tout le monde nous observe instinctivement avec les yeux de la tradition et juge notre génération, nous qui sommes nés et avons grandi seuls.

Passer du temps avec Du Zhuang et apprendre à le connaître m'a fait réfléchir à sa génération et à la manière dont le premier contingent d'enfants uniques en Chine gèrera cette transformation sans précédent de la famille lorsque son tour viendra d'avoir des enfants uniques. Depuis les premières paroles que Du Zhuang m'a dites en 2001 jusqu'à aujourd'hui, une décennie plus tard, j'essaie encore de m'y retrouver dans ce dédale complexe du *baguazhen*<sup>1</sup>.

\*

Que penses-tu de l'affaire Yao Jiaxin ? Pourquoi la société chinoise discute-t-elle si âprement à son sujet (comme représentant de la génération des années 1980) ?

*Cette affaire en elle-même reflète, comme beaucoup d'autres, l'opinion générale de la société chinoise, selon laquelle les valeurs morales de la Chine moderne se détériorent. Sa condamnation à mort est une grande tragédie autant pour Yao Jiaxin qui a commis ce crime épouvantable que pour le public qui a influencé la sentence. Pour les deux, c'est pareillement tragique.*

*Le débat passionné exprime le mécontentement du public à l'égard des inégalités largement répandues dans notre société, les doutes profonds concernant notre système d'éducation ainsi que les bienfaits et les méfaits de la peine capitale. Il y a aussi la remise en question de la célèbre politique de Deng : Qu'on laisse une partie des Chinois s'enrichir d'abord, cela conduira à l'enrichissement de tous. Quand verrons-nous la réalisation de cette seconde partie de la théorie ? Notre société peut-elle se permettre de se focaliser uniquement sur l'enrichissement ?*

---

1. Le *Baguazhen* est une ancienne méthode chinoise de divination qui utilise les trigrammes du *Yi jing* pour naviguer en toute sécurité au milieu des innombrables incertitudes de la vie.